

La revue catholique des idées et des faits

Anvers, œuvre de l'homme
Quelques livres
Religion et culture
Une grande gare moderne
Le secret de Léon Bloy
Alliances économiques

Edmond de Bruyn
Omer Englebret
Jacques Maritain
Vicome Ch. du Bus de Warnaffe
Paul Jury
Baron Snoy d'Oppuers

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Ommegang du Sablon, Mgr J. Schyrgens. — La question du pétrole.

Anvers, œuvre de l'homme⁽¹⁾

Au lendemain du déluge, les Pays-Bas émergèrent dans le petit brouillard du matin...

Une purée glauque entr'ouverte, par à-coups, au creux des vagues, sur de transparents glacis d'aigue-marine où se jouaient des bulles de siphon et un éparpillement de violettes froissées; des remous d'un vert sale surplombés de touches crémeuses qui ploient, se brisent et déferlent en averse; la patine argentée des marines de van Goyen et les échos d'une symphonie gris-perle de Whistler se développaient entre les nuages qui remontent et ce qui en dessous était en train de redevenir de la terre.

Sous le souffle presque épuisé des quatre vents, une lente avalanche de limon s'écoulait vers l'Occident qui est la mer. Des ruissellements cristallins tout carillonnant encore de la fonte bleue des neiges délayaient à peine cette coulée de fange où surgent des pustules crasseuses arrachées aux marécages et les touffes de mousse raclées dans la forêt.

L'Escaut frayait son thalweg.
Le paysage devenait amphibie.

Parmi les tourbillons des eaux qui se contrariaient et entre les croisements de ces carrefours maritimes, des bancs de sable gluants de mucosités affleuraient un à un comme des sous-marins qui remontent de la plongée.

Les lignes du pays d'Anvers se dégagaient dès lors du chaos.

Ainsi que dans ces esquisses où sur une surface encore mal déterminée par un lavis, se dessinent au trait l'arc d'un sourire, une articulation en accolade ou le ballonnement d'un arbre.

Où encore ainsi que dans ces maquettes en glaise, où certains plans sont laissés au petit bonheur de la matière qui se rétracte, tandis que le modelé fait déjà ressortir le caractère dominant.

Où plus simplement, comme sur le corps tout humide encore d'un enfant qui vient de naître, volume de chair rose où pointent de petits seins, des yeux clairs, des ongles polis, par lesquels la division du travail va s'organiser.

Ailleurs, sous l'arc-en-ciel, le monde, bien ébroué, étalait dès son réveil aux yeux ravés des rescapés le mont Ararat et les Roches Pnétriades, la Vallée des Rois et les Sapt Collines, la baie de Naples, la Corne d'Or et les gorges du Verdon, le tout en fleur, aimé, net et au point pour la prise de vue.

Mais ici, l'eau n'en finissait pas, au long du jour, sous un pauvre soleil jaune, de chercher l'Océan.

Au lieu que ce fût d'un jet, dans une trajectoire harmonieuse,

comme d'une urne penchée, le bassin de l'Escaut s'écoulait sans hâte dans les méandres de ce Delta du nord.

C'est à peine si les hauts-fonds égouttés se couvraient d'un duvet verdâtre comme des semis de culture sur gélatine.

Des équipes de phoques s'évertuaient à repasser les berges lustrées du nouveau fleuve, surveillés par des vols saccadés de mouettes qui glissent brusquement sur l'aile en piaillant.

Le partage du liquide et du solide demeurait confus.

Cette lagune qui mue, c'était vraiment de la Germanie inférieure, de la basse Lotharingie, le plat pays d'au delà, province de boue où il n'y a pas un roc.

* * *

Ce fut, en somme, l'eau qui l'emporta.

Le fleuve Escaut borne toute la province d'Anvers à l'ouest et la sépare de la Flandre.

Dans son cours, c'est à peine si l'eau douce allonge l'eau salée.

Car, si le fleuve évacue les pluies insipides qui s'attardent sur les champs de batteraves de l'Artois, les averses qui ravinent les chemins creux du Brabant et du Hageland, et la débâcle des tourbières de la Campine, d'autre part, en un pays sans pente, les vagues de la Mer du Nord refluent dans cet estuaire de façon à ce qu'Anvers soit un port à marée.

Et depuis que ce port fonctionne, la terre qui dépend de l'eau n'est qu'une alluvion accessoire.

La province d'Anvers s'est à ce point effacée dans sa destination subalterne qu'elle n'a pas d'autre nom que celui de la ville qu'elle dessert.

Que ce terrain ait été cadastré sur les cartes géographiques en pays de Ryen, marquisat de Bergen op Zoom, comté d'Hoogstraeten, mairie de Bois-le-Duc; que le marquisat du Saint-Empire ait été subdivisé en quartiers d'Anvers, Lierre, Herenthals, Bergen op Zoom, Steenberg, Breda; que le département des Deux-Nèthes ou la province d'Anvers soit réparti en arrondissements judiciaires d'Anvers, Malines et Turnhout; ou même que la région se distingue en Campine, qui est sable fleuri de bruyères et planté de pins, et en Polder, qui est prairies et champs de blé et féveroles protégés par des digues, cela a si peu d'importance du point de vue de l'Escaut.

Pas plus que de savoir qui règne ici ou y gouverne : burgraves de la maison de Diest, vicomtes d'Anvers; ducs de Lothier ou de Brabant des maisons d'Ardenne et de Louvain, de Luxembourg et de Limbourg, marquis du Saint-Empire; comtesse de Flandre; ducs de Bourgogne; empereurs germaniques; souverains d'Espagne; empereurs d'Autriche; République ou Empire français; roi des Pays-Bas; rois des Belges...

À bord de l'eau, ce sont détails d'administration.

Que le port d'Anvers dépende du duché de Brabant, fasse partie des États de Bourgogne, relève d'un Habsbourg d'Espagne ou d'un Habsbourg d'Autriche, ait ses doléances et son péage à

(1) Il y a vingt-cinq ans qu'à l'initiative du comité de *Notre Pays*, lors du 75^e anniversaire, M. Edmond de Bruyn écrivit son « Eloge d'Anvers » et cet essai sur la « survie », qui valut à son auteur le Prix Picard et qui, de citation en citation, est devenu une rengaine classique.

C'est encore à M. de Bruyn qu'à l'occasion du Centenaire, le chapitre relatif à la province d'Anvers a été demandé d'une part par les éditeurs du *Miroir de la Belgique*, d'autre part par la Librairie Haechette qui publie *Toute la Belgique*.

M. de Bruyn a tenu à nous communiquer pour le présent numéro du 15 août, fête de Notre-Dame et « Kermesse » d'Anvers, le texte original inédit de ce dernier article.

porter à Paris, à La Haye ou à Bruxelles, Anvers appartient aux marchands, *Antverpia mercatorum emporium*.

Car qui dit maritime dit essentiellement indépendant et cosmopolite.

L'eau qui coule est le chemin du premier venu et la mer un carrefour pour tout le monde.

La cité d'Anvers est ainsi portée à se considérer comme une ville libre et un port franc.

L'Escaut est sous le pavillon des flottes qui en usent : il n'appartient pas à un Etat, sur le territoire duquel le fleuve navigable suit son cours naturel, d'en disposer, de le faire ou laisser barrer pour détourner le trafic vers des quais concurrents.

La ville cosmopolite d'Anvers est indivise entre ses bourgeois et les immigrés qui la font prospérer : il ne convient pas de demander à l'étranger qui y débarque un passeport ou un certificat de baptême.

C'est pourquoi Anvers redoute les interventions administratives, les querelles religieuses et les conflits politiques.

L'édit de 1550 par lequel Charles-Quint établissait l'Inquisition aux Pays-Bas compromit, même suspendu, la sécurité des personnes et des biens et entraîna l'exode général des étrangers tant bien que mal pensants en 1567.

La guerre entre l'Espagne et les Provinces-Unies se termina par la paix de Münster (1648) où un souverain de Madrid sacrifia Anvers à la jalousie cupide des négociants protestants d'Amsterdam et Rotterdam et consentit à ceux-ci la fermeture de l'Escaut.

Ce sont histoires qui ne s'oublient pas chez nous.

Si bien que l'Anversois méfiant est devenu strictement égoïste, assez particulariste et — il vaut mieux que ce soit un « Belge intégral » qui le constate — un peu sans patrie. Anvers sait ce qu'elle doit à Maximilien d'Autriche, à Napoléon et à Léopold II et elle estime loyalement la personnalité d'Albert I^{er}, particulièrement depuis son discours du 12 novembre 1927 à la Bourse. Mais il n'arrive pas au magistrat d'Anvers de flatter le pouvoir central qu'il a toujours reconnu dans la mesure où celui-ci respecte l'autonomie communale; et le vrai « Sinjoor » tourne volontiers le dos à l'arrière-pays du moment où des phraseurs se mêlent de lui donner des leçons de civisme agenouillé et il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour l'entendre affirmer prétentieusement qu'Anvers à tout prendre pourrait se passer de la Belgique mais que la Belgique n'est plus rien sans Anvers.

Et dans cet état d'esprit, l'Anversois s'aperçoit à peine que sa ville n'a plus d'évêque et n'a pas encore de Cour d'appel — les litiges commerciaux de Marseille ne sont-ils pas déferés à la Cour d'Aix! —; il admettrait volontiers et aveuglément que le Gouvernement le débarrassât au surplus des forts et de toute garnison; il se moque pas mal de ce qu'on loue Bruxelles d'être un « petit Paris » ou de ce qu'on qualifie Liège « la Cité ardente »; et il trouve bon que dans l'*Annuaire*, Anvers ne soit que le chef-lieu d'une des neuf provinces du royaume de Belgique puisqu'elle est effectivement le premier port du continent et une des capitales de l'univers.

Pour lui, en effet, le pays est en fonction de sa ville.

La terre ferme sert à supporter les installations maritimes : les grues et élévateurs; les hangars, entrepôts, tanks et magasins; les chantiers et fabriques; les bureaux et comptoirs; et les diverses constructions à l'usage, pour le repos, l'entretien et la distraction des hommes qui vivent du port.

Puis au delà s'étend du pays parasite pour autant qu'il ne sert pas d'hinterland jalonné de routes, chemins de fer et canaux destinés à aboutir à cet embarcadère.

Les chaussées y conduisent : de Hollande, Bergen-op-Zoom, Roosendaal, Breda, Bois-le-Duc, Ruremonde; de la France par Tournai, Mons ou Dinant, via Bruxelles; de la Prusse par Maestricht-Aerschot ou par Verviers-Liège-Louvain.

Des voies ferrées y mènent du Borinage et de la Vesdre; des filatures du Nord par Tournai, des forges de la Sambre par Mons et des hauts fourneaux de Lorraine par Arlon; des charbonnages et usines de la Ruhr via München-Gladbach par Neerpelt; de la descente des monts, Milan-Bâle-Strasbourg par Luxembourg.

Mais le pavé et le rail ne peuvent être que subsidiaires. Les vrais chemins vont par eau. Où les affluents de l'Escaut manquent ou sont à peine flottables, des tributaies artificiels y suppléent : canal de Willebroeck, canal de Louvain, canal de Jonction, canal d'Embranchement, etc. de sorte qu'un réseau liquide exploité par le batelage raccordera au port d'Anvers les bassins de la Somme et de l'Oise, celui de la Meuse, celui du Rhin.

Et de la même façon que sont creusés ces canaux pour former de fausses rivières, des bassins sont excavés pour multiplier le port à volonté.

Par un étrange retour, dans ce pays conquis sur l'eau, l'ingénieur refait de l'eau par ruse, comme s'il y avait trop de terre.

Le fossé vaseux qui permettait il y a mille ans aux barques d'aborder à la minque aux poissons, et ces ruzes marines qui bientôt conduisirent, ainsi qu'à Amsterdam ou Dantzig, les marchandises jusque sous les poulies des magasins à pignons, et qui se dénommaient selon la concentration des négoce : le Canal au Sucre, le Canal au Fromage ou le Canal des Brasseurs, se sont transformés au XIX^e siècle en Bassin aux Bois, Bassin à Grains, Bassin aux Pétoles, etc.

Mais pour 10,000 navires de mer transportant annuellement 22 millions de tonnes, il n'y a pas encore assez d'eau.

Aussi, pour en faire circuler à sa guise, la ville d'Anvers, qui couvrait 2,611 hectares avant la grande guerre, enjamba l'Escaut en 1923 en vue d'aménager 900 hectares sur la rive gauche, et acquit par la loi du 16 juillet 1927, le bloc de 3,550 hectares des Terrains du Nord, ce qui, avec quelques emprises négociées, va porter le territoire administratif de la ville à près de 8,000 hectares.

Ces installations décrétées absorberont les villages d'Austruweel, Wilmarndonck et Oorderen et s'étendront des confins de Mexem et Beckeren jusqu'à Hoevenen et Lillo.

Ce n'est pas pour se targuer dès lors d'une superficie égale à celle de Paris renfermé dans son enceinte (7,802 ha.), pour tenir de la terre comme un paysan, mais aux fins de prolonger encore la zone maritime par un vaste bassin-canal, flanqué de darses, muré de vingt kilomètres de nouveaux quais, desservi par une gare centrale de triage et bordé d'engins et d'entrepôts spécialisés pour chaque type de cargaisons, que la ville s'organise.

En d'autres lieux, le riverain lutte pour retenir une alluvion et le politique unifie de la terre; ici le municipal d'Anvers va restituer le Polder à l'Escaut et ne vise qu'à être le rassembleur des eaux.

* * *

Tout cela est œuvre de l'homme, fait avec si près de rien, avec du limon, que c'en est de la création.

Le port d'Anvers n'existe que par l'industrie de l'homme et ne persiste, dès chaque aurore, que par la vigilance de l'homme.

Ailleurs, le caboteur nomade a trouvé son habitat tout installé. Qu'il se félicite, mais non pas qu'il se vante, l'armateur de Gênes, de Trieste, de Salonique ou de Rio à qui la Providence concède une rade naturelle au creux d'un panorama, ou ce « navigateur » de la Riviera auquel la prodigalité esthétique de la Genèse attribua un lot de criques toutes disposées pour les fêtes de Claude Lorrain et les embarquements de Joseph Vernet. La génie humain n'est pas intervenu dans la plantation de cet utilité décor.

Mais, dans les bouches de l'Escaut, aucun abri naturel qui puisse tenter Ulysse, inspirer confiance aux prospecteurs phéniciens ou engager les Saintes-Maries à terminer leur voyage.

Ici ni plage ronde et doucement inclinée comme un sein d'ama zone ou une kylix apode, ni baie étalée au pied d'un escalier de basalte, ni un havre protégé par un écran de falaises.

Et, au surplus, le site était si peu engageant et le fleuve à point dépourvu de motifs pittoresques qu'aucun des maîtres de l'illustre école d'Anvers, ni même un de ces innombrables barbouilleurs pour lesquels au XVIII^e siècle l'exercice de la peinture fut le suprême gagne-pain local, ne prit jamais la peine de regarder l'Escaut pour lui-même : si Wildens peint la rade, ce ne sera qu'un pour servir de cadre, par exemple au débarquement de Marie de Médicis; c'est une vue de Corfou que Bonaventure Peeters dat de son atelier de Hoboken et c'était encore à des ports du Levant que rêvaient ou sur des batailles de Lépante que s'évertuaient d plus obscurs marinistes anversoises; le véridique Breughel lui-même ne fit voguer sa suite gravée des *Vaisseaux de mer* que sur de ondes et devant des remparts de convention et, alors qu'il découvrit la banlieue rurale d'Anvers, il a trouvé bon, pour dessiner un port, de pousser jusqu'au détroit de Messine; et, en somme il fallut attendre jusque vers 1890 que Frans Hens s'habitua peu à peu à dépendre l'Escaut dans son dénuement naturel.

Ce n'est donc pas par un sourire du paysage ou avec des gag appréciables que la nature a attiré et retenu l'homme en ce point aux bords de l'Escaut tout était à faire.

Pour qu'Anvers devint, il fallut qu'un pêcheur d'anguilles, cha

seur de canards, ou vannier enfonçât dans la rive, parmi les populations boutons d'or, un pieu où amarrer sa pirogue, fixât contre le talus un escabeau pour le gravir à tout étiage de la marée et coffrât avec des fascines et des rondins un sentier ferme entre les roseaux.

Ainsi, ce primitif entreprenant a fondé le port d'Anvers, inauguré les lignes de navigation et amorcé les voies de terre et de fer vers l'hinterland européen.

On la voit, cette station lacustre, où un embarcadère sur pilotis dessert quelques cabanes-festonnées de filets. Précisément, un batelier de Tourmai y décharge un vrac de moellons. Un aventurier a ouvert un caravansérail avec factorerie où accueillir les colporteurs d'ambre et de chaudronnerie ou de pudiques princesses saxonnes qui vont au martyr sur le Continent. Un commissaire franc, moustachu, fait entourer le bourg d'une palissade. Des moines noirs s'installent à l'écart, à Deurne, et empiètent à travers le marais une jetée qui relie les marins et trafiquants à la mission.

Le développement normal ultérieur d'un ponton entre un château-fort et une abbaye norbertine eût pu ne fournir à l'histoire que la chronologie régulière des malheurs d'un peu partout en Brabant : l'invasion des Normands, une hérésie du libre-esprit, quelques épidémies, et ne procurer au touriste qu'un site maritime effacé comme Maguelonne ou Saint-Valéry-sur-Somme, Veere ou Commachio.

Mais à la fin du XV^e siècle, Bruges néglige de tenir la profondeur du Zwyn en rapport avec le jaugeage progressif des navires et s'entête à faire front à Maximilien, de la grâce duquel dépendent licences et monopoles. Il ne reste à la Venise du nord qu'à s'endormir sur les parchemins de ses privilèges déçus, entre son trébuchet de changeur et un sac de procédures, derrière les vitraux en cul de bouteille de ses comptoirs au bord des canaux verdis.

Anvers, qui avait déjà louvoyé au détriment de Bruges auprès de Philippe le Bon, en profite pour soutenir l'Empereur. Des octrois la rémunèrent. Libérale d'instinct, mais opportuniste par don, ce sera toujours sa politique à l'égard du Prince, et notamment envers Charles-Quint, de solliciter et accepter, sans en reconnaître le principe, tous les privilèges, mais de chercher à esquiver sournoisement chacune des interdictions ou contraintes.

Payer les taxes, bien entendu. Mais alors qu'on laisse à leurs affaires ceux qui procurent l'argent...

Retorse à l'égard du pouvoir aussitôt que celui-ci se montre interventionniste, Anvers est toute complaisance envers les étrangers : elle flatte les *Merchant adventurers* anglais, attire les Hanséates allemands et laisse les colonies portugaise, espagnole et italiennes s'organiser en « nations » ; loin de prélever une aubaine sur l'immigré, elle lui accorde faveurs et dispenses, écoute ses suggestions et les introduit dans la réglementation, et du moment où il est inquiété pour une infraction religieuse, se met en peine pour faire échapper un maran mal converti ou un catholique suspect d'hérésie, en faisant valoir la plupart du temps assez cyniquement auprès du gouvernement en soucis ou du souverain endetté, le contrecoup budgétaire et le risque de tarir des services financiers individuels. Au XVI^e siècle, Anvers eût protesté contre la confiscation de biens sequestrés pour cause de guerre.

Se débattant dans ces contingences, Anvers tend toujours au libre-échange, s'adapta à l'évolution des procédés commerciaux et financiers, et a pressenti et préparé le terrible capitalisme moderne : on y perfectionna la technique de la comptabilité et le mécanisme de la lettre de change ; on y organisa le courtage et les associations en participation ; on y étendit l'objet des assurances et régla la distribution des avaries ; on y pratiqua le marché à terme, la loterie, toutes les formes jusqu'aux plus subtiles, malgré des interdictions, du pari sur le change, et, en désir de la casuistique des moralistes, l'intérêt franchement usuaire, la spéculation tout court, le jeu.

Grâce à quoi, les galères vénitienne, les caravelles portugaises et les galiots espagnols débarquèrent sur le Werf les velours de Gênes, soies de Lucques, draps d'or et d'argent de Florence ; les vins et fruits d'Espagne ; les épices, drogues et condiments du Levant ; du sucre et du riz, l'alun pour la teinture, des cendrées d'argent, des cornes, du cuir de Cordoue, des chapeaux de feutre, du savon, de tout ; et embarquèrent des draps, toiles, fils et tapisseries, des harengs secs, de la cire, des houppes pour chapeaux et des balles de paume, tout cet import et export, cargaisons et pacotille que Guichardin énuméra dans son « Discours sur les marchands d'Anvers » et que M. J.-A. Goris pointa d'après les

registres de la Chambre des comptes dans sa copieuse thèse sur « les Colonies marchandes méridionales à Anvers de 1488 à 1567 ».

Dès lors, pendant un siècle et demi, la Bourse fut une foire permanente et la banque internationale ; Anvers, l'Entrepôt du nord et l'Escaut, l'estuaire de l'Occident.

De la façon dont Fénelon l'imaginait pour Tyr : « En entrant dans cette ville, on croit que ce n'est pas une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce ».

Mais, ainsi que ces champs qu'on laisse reposer, l'Escaut, pendant un autre siècle et demi, fut en jachère. Que ce fleuve parut vaste !

La population aux larges épaules put se crever les yeux à des besognes menues et indigentes : teindre la soie noire, blanchir le fil, faire de la dentelle, tailler le diamant, pratiquer les beaux-arts sans génie, rédiger des opuscles de dévotion... Il lui restait à peu près le monopole des manteaux de faille, du drap pour ecclésiastiques et des livres liturgiques de l'ancienne imprimerie plantinienne. C'était vivoter : « *Kant, diamant en zyden draet Stellen Antwerpen in staat* » (Dentelles, diamant et fils de soie Mettent Anvers en état). Si peu...

Les hobereaux économes profitèrent de leurs fermages pour se construire avec une main-d'œuvre vile des palais dans des rues sans camions, pour former des cabinets et collections et commander patriotiquement la « Compagnie d'Ostende » et autres timides et téméraires concurrences à la Compagnie des Indes, promptement saquées par la finance hollandaise.

Il en fut ainsi depuis le jour où l'article XIV de la Paix de Münster admit que : « L'Escaut, les canaux du Sas, le Swyn et les autres passes seront tenus fermés du côté des États-Généraux », jusqu'à celui où la Convention, ayant reconnu : « qu'une nation ne saurait, sans injustice, prétendre conserver seule la navigation d'un fleuve ni empêcher les peuples qui habitent dans l'intérieur du pays, de jouir des mêmes avantages », et proclamé à l'encontre des Provinces-Unies la liberté absolue de l'Escaut, envoya le 8 décembre 1792 une flottille de guerre de Dunkerque remonter le fleuve jusqu'au port d'Anvers, qui était devenu une charmante promenade avec des arbres.

La grande grue releva le bras et les cabestans se remirent à pivoter. Pour cent cinquante ans, par tacite reconduction ? Jusqu'à la fin de l'Europe ?

Quand le port va, la Belgique va, et la natalité, et la fête...

A condition que chaque jour, l'on recommence le tout comme si rien n'était fait : qu'on refasse place à l'eau là où s'est déposée la terre et qu'on rétablisse la terre là où s'est insinuée l'eau ; qu'on drague les passes, qu'on rapièce les digues, qu'on rempiète les quais, qu'on radoube les écluses ; que l'administration des Ponts et Chaussées reste « sur la brèche ».

A condition que chaque jour la collectivité se précautionne contre l'ensablement politique. Car, en dépit du droit naturel et d'accords positifs, en dépit de Grotius ou de Wilson, des déclarations, articles, reconnaissances ou pactes, des congrès internationaux pour l'unification du droit maritime, des conférences de diplomates ou d'experts, de la Société des Nations, les gouvernements en sont toujours au protectionnisme maritime et à la concurrence déloyale de port à port.

Et l'Anversois a beau parler et payer : Brabo, le David de la cité, doit perpétuellement s'y reprendre pour couper les mains au tyran du péage d'eau et les milices d'Anvers n'en ont pas fini de démolir ce blockhaus que ceux de l'Écluse avaient déjà élevé au XIII^e siècle à l'embouchure du fleuve.

Car l'Escaut n'est toujours pas libre, Anvers n'exerce, même après le rachat de 1863, qu'une servitude de passage par un chemin dont la viabilité ne dépend pas d'elle et ce que les guerres des princes nous ont fait perdre, celle des peuples ne nous l'a pas encore rendu.

Tout dès lors ici est précaire, puisque tout y est artificiel.

Admirons l'homme de ce pays, qui a tout inventé et le tient en état.

L'endroit d'où il a tiré son empire n'avait rien de ce qu'il faut pour réussir : ainsi que ces terrains de la contrariété desquels l'architecte fait sortir ses effets ; ou ces tempéraments ingrats dont le pédotribe tourne les défauts en vertus exceptionnelles.

Car ce port est le premier du continent alors qu'il n'est pas à front de la mer mais dans le retrait d'un fleuve ; et tandis que ce fleuve même n'est et ne reste navigable que moyennant un trai-

tement incessant, et qu'il traverse un pays envieux et y débouche.

Par surcroît, dans ce port artificiel, c'est un marché factice que l'Anversois a réussi à organiser. Car, s'il irait de soi que les navires importassent du vin ou exportassent des rails, il est merveilleux que ce fut à Anvers que le roi de Portugal expédiait ses épices des Indes afin qu'en cette étape des marchands d'Augsborg pussent les acheter pour les diriger par chariots sur Nuremberg d'où elles seront débitées en Pologne ou en Hongrie; il est merveilleux que ce soit à Anvers qu'on manipule le blé de Roumanie pour nourrir le Palatinat; il est merveilleux de tailler ici les diamants du Cap qui brilleront sur l'aigrette du shah de Perse.

L'absurde et le génie du négoce, c'est ainsi d'imposer arbitrairement un lieu de relai et de transbordement à des marchandises que le territoire national ne produit ni ne consomme, et le comble, c'est d'en arriver à y tenir le marché et conserver le contrôle de telles marchandises du moment qu'elles ne font même plus effectivement le détour du transit et ne figurent dorénavant que sur papier.

À qui rendre grâces de cette évolution matérielle et intellectuelle continue?

Ni à un fondateur d'ordre, ni à un bâtisseur de ponts, ni à un prince légiste. Nul n'a vu aborder une colonie de Phocéens, une horde descendre des hauts plateaux ou une tribu sortir de la forêt ténébreuse. Ils sont venus un à un, le batelier en sabots et le paysan qui a une idée, le Juif-errant qui souffle un instant et le Maltais apte à tous les métiers, le demi-solde napoléonien et le Prussien couché la première nuit sur la banquette de la salle d'attente, son harmonica sous la nuque, — les Anversois.

* * *

Etant donné qu'au delà du port, il n'y avait que boue et sable, tout ce qui en ville et dans la province existe, est encore l'initiative de pareil homme.

Ce désert était vacant. Ce devait être pitié que de la terre aussi quelconque.

Il n'y a pas de montagnes. Nous éléverons des tours : celle d'Hoogstraeten, la cathédrale des bruyères, qui monte à 106 mètres; celle de Malines qui s'est arrêtée à 97^m50; celle de Notre-Dame d'Anvers dont le coq chante dans les nuages à 123 mètres.

Il n'y a pas de carrières : de Boom à Ryckevorsel la boue deviendra de la brique; il n'y a pas de mines : l'industrie produit, entre autres, les autos Minerva, le papier photographique Gevaert, les cigares Van der Elst, le chocolat Martougin, ou les biscuits De Beukelaer, le radium d'Oolen.

Il n'y a pas de fleurs : la dentellière façonnera le point de Malines; le tailleur de pierre fera germer le jubé de Lierre et le tailleur de bois ces rétables frisés fructueux à ce point qu'on en rencontre jusqu'à neuf, poinçonnés à la main d'Anvers, dans des églises campagnardes du seul diocèse de Beauvais et toute une série au musée de Stockholm.

Il n'y a pas de gibier : ce sera sur des papegais de bois doré au haut d'une perche que les gildes de Saint-Sébastien tireront le dimanche après-midi leurs flèches.

Il n'y a pas de « curiosités naturelles », fontaines ou grottes bleues, cascades ou glaciers : l'amateur encadrera sa cour d'arcades à la génoise, tracera son jardin en style dorique, ionique ou corinthien selon Vredeman de Vries, et fera peindre une perspective sur le mur de fond. Et la campagne amorphe se trouvera accidentée de beaux castels et « maisons de plaisance » avec donjons à bulbe et miradors, terrasse sur l'étang, tour chinoise et scéneries, labyrinthe et cabinets d'ifs, « drève » d'ormes et fossés bordés de rhododendrons : châteaux de Bornhem, d'Hagene, de Cleydael, de 's Gravenwazel, de Vorskelaer ou de Westerloo.

Et puisqu'il n'y a ni printemps à accueillir par la fête des nœuds ni automne à remercier par des bacchanales, l'Anversois se rejette sur tous prétextes à spectacles : la « grande procession » de Notre-Dame au 15 août et les cavalcades jubilaires de Saint-Rombaut de Malines et de Saint-Gommere de Lierre; le concours des Chambres de rhétorique de 1561; le Carnaval et la Kermesse avec son cortège de géants, de baleines et de dauphins, de déesses, d'argonautes et d'oiseleurs; les joyeuses entrées de Charles-Quint, du prince Philippe d'Espagne, de l'archiduc Ernest d'Autriche, des gouverneurs sérénissimes Albert et Isabelle, de l'infant Ferdinand; la visite de la reine mère du roi très chrétien, la réception du premier consul et de Joséphine; les pompes funèbres qui sont aussi des illuminations...

A-t-on besoin à Naples de toutes ces distractions?

Et quand il en a « marre » du brouillard, du courrier et du téléphone, des mercuriales et de l'agio, il restera à l'Anversois à se procurer un peu de féerie cérébrale : le désir gourmand de la Vénus blonde de Rubens avec sa peau nacrée où affleurent les veines bleues, ou le rêve puéril des poèmes en robe blanche de Max Elskamp.

Car le suprême artifice, c'est l'art tout court.

Et quelques diversions qu'ait cherchées le parvenu : se faire précéder à la Bourse par des ménétriers ou servir à table des huîtres dorées ou un bouffon dans un pâté en croûte, il y a un moment où l'acquisition du *Grand Larousse*, comme première installation intellectuelle, et le trust des faïences en Delft doré, comme mécénat, ne suffisent plus aux satrapes du change.

L'esprit souffle alors sur Hérode Atticus, sur les Médicis comme sur les fermiers-généralistes, sur Judocus Vydt et le chancelier Rolin, sur les Arnolfini, les Portinari, les Tani...

Gaspar Schetz, le « facteur » du roi d'Espagne, compose dès lors des poèmes et classe des médailles; Gilles Hoffmann fait peindre sa famille par Martin de Vos et Alexandre della Faille son effigie par van Dijk; le *Coup de lance* est commandé à Rubens par Nicolas Rockox pour l'autel des Récollets et le *Christ à la paille* par la veuve du marchand Jan Michielsen pour son monument funéraire à la Cathédrale.

Du jour où elle fut la plus riche, Anvers était ainsi devenue naturellement la métropole artistique des Pays-Bas.

Au XIII^e siècle certain Gérard d'Anvers y compilait déjà des gloses sur la Genèse répandues à Bologne et au XIV^e, Laurent, prêtre d'Anvers, enlumina à Gand un missel. C'était bien modeste.

Dès 1482, on commençait à y imprimer.

Mais quel siècle éminent que celui qui se déroule entre 1508, date où Quentin Metsijs entreprend le triptyque de l'*Ensevelissement du Christ* et 1612, où Rubens termine la *Descente de Croix*.

Anvers correspond intellectuellement avec Paris et Lyon, Bâle et Londres. Albert Dürer et Lucas de Leyde, Thomas Gresham et Bellarmín y séjournent. Thomas Morus dédie son *Utopie* à Pierre Gilles, le secrétaire communal, pour les noces duquel Erasme écrit un de ses *Colloques*. Plantin publie en 1573 sa *Bible polyglotte* en cinq versions; les Jésuites préservent à l'encontre des Gueux la discipline des lettres antiques; les couvents accumulent tant d'œuvres d'art et de livres que leur confiscation graduée à la fin du XVIII^e siècle encombrera toutes les galeries et fera plier les bibliothèques.

* * *

A l'écart du tumulte du port et de son trouble afflux, mais non du mouvement des idées, c'est en province que se tiennent la noblesse, le Parlement et la Cour.

Les familles patriciennes, van de Werve, Berchem, Halmale, Liere-Immersael, Ursel, sorties de leur charge d'écotéte, bourgeois ou échevins, propageaient dans leurs domaines ruraux le luxe citadin. En un rien de temps, Antoine de Lalaing fait d'Hoogstraeten dans la lande une oasis en briques striées de cordons de pierre blanche; manoir, maison communale, église avec stalles, verrières, tapisseries et mansolée, — résidence que le prince de Salm-Salm, au XVIII^e siècle, rejoindra à la belle saison avec son carrosse à six chevaux.

Les Prémontrés de l'abbaye campinoise de Tongerlo prennent l'exemple de la redondance artistique sur l'abbaye urbaine de Saint-Michel.

Lierre, illustré un jour par le mariage de Philippe le Beau avec Jeanne la Folle, fait de son mieux pour retenir à peu de frais Christian II, roi détrôné de Danemark, à l'abri du train anversois qu'il ne pourrait soutenir.

C'est à Malines, ville restée brabançonne, commune de drapiers et siège du Parlement, qu'en 1506, Marguerite d'Autriche arrive du fond de son veuvage de Savoie et s'installe pour gouverner les Pays-Bas, à vingt-quatre ans, comme un homme d'Etat.

C'est une Européenne.

Avant enterré à Brou son cher passé sous des dentelles gothiques, elle devient à Malines l'introduitrice de la Renaissance et l'animatrice de l'art vivant.

Son hôtel, entrepris en style régional traditionnel, se terminera par une façade où le pignon à gradins tend vers le fronton avec des éléments lombards que ne désavouerait pas Fra Giocondo.

C'est dans ce palazzo que Jean Lemaire des Belges lut sa *Couronne margaritique*; que Bernard van Orley, Jacopo de Barbari

et Gossart de Maubeuge prirent leurs commandes et que Jan Mostaert et le Maître des demi-figures de femmes trouvèrent leurs modèles; que Busleyden faisait la confiance des lettres de son ami Erasme et que gambadait le singe expédié par l'abbé de Saint-Bertin. Pendant un quart de siècle, la tante de Charles-Quint y tint une Cour à laquelle il ne manquait que d'être baignée par la Loire ou de s'ouvrir, au delà des arcades, sur la ligne brisée des monts Euganéens.

Ci-gît Margot, la gente demoiselle... La capitale des gouverneurs fut transportée à Bruxelles. Une langueur éclairée se prolonge néanmoins aux bords de la Dyle. Jusqu'à la fin de l'« ancien régime », les arrêtistes du Grand Conseil y vidèrent point par point des répliques et dupliques ou disputèrent interminablement avec la faculté de théologie de Louvain sur le droit de placet du prince. Mais, depuis 1559 et encore, l'archevêché de Malines est le siège métropolitain et c'est en sa qualité de primat de Belgique que le cardinal Mercier put s'y manifester le chef intellectuel de la résistance morale aux excès de pouvoir de l'Occupation allemande.

* * *

Mais tout cela, matière et esprit, royaume de Belgique et archevêché de Malines, province, ville et port d'Anvers, irait à rien, dès la minute où l'Anversoïse laisse tomber les bras.

A rien, à un Etat sans finances réduit à des sinagrées politiques dans le vide; à une Eglise *in partibus* consolant des mendiants fiévreux; à des bassins stagnants où fleurissent des nénuphars. Tout tient à Anvers, « avec ce qu'estant perdu Anvers le moyen d'avoir argent est perdu » (du baron de Bolwiller au cardinal Granvelle, 4 décembre 1504).

Et Anvers, la passe, les quais de granit, les hectares d'éleveurs et de tanks, la Bourse et la banque, les usines et les tours, les géants et la Madone, — tient à une marée, dans ce pays étale où chaque crue pourrait être une inondation et chaque reflux ne laisser qu'un banc de sable.

Anvers si tu n'étais pas Anvers, c'est bien au port que tu périrais!

Et la « Grande Bigue » qui soulève ses 150 tonnes s'enfoncerait petit à petit rejoindre sous les couches de limon les carcasses du troupeau de mammouths de l'ancien marais de Lierre.

EDMOND DE BRUYN.

Quelques livres

Ceux qui auront acquis le dernier ouvrage de Montherlant : *Pour une Vierge noire*, publié en tirage de luxe aux belles éditions du Cadran (2, impasse de Conti, Paris) ne regretteront pas la dépense. Ils retrouveront cette prose ardente, mélange de poésie et de réalisme, qui rappelle Barrès sans le pasticher ni le faire regretter. Rien de Voltaire qui n'était qu'intelligence et ironie. Mais un homme complet, cerveau, cœur et chair, avec tout le clavier, y compris le registre mystique et pathétique sans quoi l'être humain ne peut être jamais qu'un artiste de seconde zone et un spécimen inférieur d'humanité. Un vrai poète, aux cadences variées, au style accordé à tous les spectacles de l'univers et aux mouvements de l'âme; et sans la niaiserie de tant de poètes. Encore un peu irritant pour qui ne lit pas dans son jeu, mais surtout sympathique d'inquiétude et de sincérité.

On dira : « Quel droit avez-vous de porter un jugement moral sur quelqu'un qui ne vous a pas demandé de le confesser publiquement ? »

Je répondrai que c'est lui qui a commencé. C'est lui qui, depuis le *Songe*, paru au lendemain de la guerre, s'est mis à révéler ses petites affaires au public. Ce genre littéraire est aussi légitime qu'un autre. Montaigne et Chateaubriand l'ont pratiqué sans trop

d'agacement, surtout le premier. Il n'est que d'avoir une âme riche et qui se renouvelle sans cesse; et par surcroît un peu d'humilité, tout au moins verbale. Les confidences passent alors admirablement, et les lecteurs en redemandent. Mais ces écrivains, qui livrent ainsi d'année en année des morceaux de leur autobiographie, donnent droit au premier venu de leur en dire son avis.

Mon avis est que, jusqu'ici, Montherlant s'était adonné à beaucoup d'expériences qui ne méritaient guère l'encouragement des critiques catholiques. Il redécouvrait le monde, la religion et la morale à ses risques et périls, sans toutefois perdre de vue le catholicisme ni rompre le contact avec lui. Il y a de ces âmes tellement pénétrées de la foi traditionnelle qu'en dépit de leurs efforts et de leurs péchés, elles sont incapables de la rejeter. Elles s'anéantiraient du même coup elles-mêmes et ne rendraient plus aucun son. Je songe à ces pécheurs qui, au plus fort de leurs exercices coupables et de leurs blasphèmes, ne laissent pas d'avoir en poche leur chapelet et de jeter un coup d'œil vers le confessionnal...

On ne s'attend pas sans doute que je raconte par le menu toutes les idéologies par où il a plu à Montherlant, en ses précédents livres, de promener ses lecteurs. Bien candides sont ceux qui les ont voulu recevoir comme du pain béni et des maximes définitives. J'ai, pour ma part, toujours lu ses écrits comme des partitions de musique contenant d'admirables morceaux ainsi que pas mal de déchets. Je n'ai pas retenu grand-chose de ces vagabondages décevants, n'ayant point fait vœu de me loger dans la mémoire tous les systèmes périssables auxquels leurs auteurs eux-mêmes ne croient que l'espace d'une saison. N'était-ce pas l'écrivain du *Paradis à l'ombre des épées* lui-même qui invitait ses lecteurs à ne le point trop prendre au sérieux, lorsqu'il écrivait : « Je ne suis pas d'accord avec mes moi-même qui se succèdent; comment pourrais-je le rester avec ceux des autres? Sans cesse je nourris ce qui me récusera. »

J'ai dans la tête que Montherlant ne mettrait plus cette suscription sur son dernier livre et que *Pour une Vierge noire* découvre de lui une idée qu'il n'éprouvera plus le besoin de récuser. A ce prodige qui avait fini par se fatiguer des glands et surtout de nourrir les pourceaux (sauf le respect que je dois aux lecteurs, friands de ses anciens livres), Notre-Dame a joué le bon tour de l'enrôler dans la Confrérie de Montserrat et de le remettre sur le chemin qui conduit à la maison paternelle. Je ne dis pas qu'il est temps de tuer le veau gras. Mais peut-être n'est-il pas trop tôt pour l'acheter et commencer à l'engraisser en prévision d'un futur banquet possible.

Pour une Vierge noire est le récit d'une visite, pour ne pas dire « pèlerinage », à la Vierge de Montserrat, en Espagne. C'est plein d'irrespect, d'anecdotes peu édifiantes (mais tout est-il édification dans la dévotion, et surtout chez les dévots?), de doutes, de couplets lyriques, d'observations cyniques et profondes; mais une sorte de ferveur d'âme domine, ainsi que le souci de ne point se leurrer sur les problèmes essentiels de l'homme. Montherlant proteste qu'il n'a pas la foi, la vraie foi, qu'il reste « à l'extérieur du catholicisme », qu'il « use de lui humainement ». Je veux bien. J'accorde qu'il lui sera toujours difficile d'avoir la foi du char-bonnier. Il ne s'est pas précisément entraîné aux exercices qui y préparent. Mais ce qu'il possède est déjà fort bien : une attitude d'esprit sérieuse, l'inquiétude du divin et une intelligence dont le rythme est souvent celui de la prière. Sans compter que la bénédiction de la Vierge noire semble bien être sur lui. Il n'est pas parmi les plus malheureux...

* * *

Il y a des moments où on lit ce qui paraît : c'est l'époque de la paresse; des moments où on ne lit rien : c'est l'époque du travail;

et des moments où on lit les nouveautés avec quelques années de retard; c'est pour moi, l'époque des voyages. Je vous dirai un mot de trois livres qui me sont tombés sous la main ces derniers jours et que j'ai lus dans le train pour ne pas regarder des paysages ennuyeux, des placards de publicité dressés dans les jardins, ou n'être pas victime du besoin de conversation de mes voisins.

* * *

Le Salon de Madame Arman de Caillavet par Jeanne Maurice Pouquet. (En vente chez l'auteur.)

M^{me} Arman de Caillavet avait un mari qu'elle n'aimait pas, mais qui était une bonne âme, comme nous verrons; une belle fortune, dont elle usait pour donner deux fois par semaine à dîner aux hommes et femmes célèbres qui voulaient venir manger chez elle; une passion terrible pour Anatole France et pour sa gloire; et un salon où fréquentaient le dit Anatole ainsi que Maurras, Marcel Proust, Pierre Loti, Jules Lemaitre, Paul Hervieu, la comtesse de Noailles, Raymond Poincaré, Gulielmo Ferrero, Marcel Prévost et nombre d'autres personnages plus ou moins favorablement connus.

L'ouvrage de M^{me} Jeanne Maurice Pouquet livre à la publicité un choix de lettres que M^{me} Arman de Caillavet reçut ou écrivit.

C'était une dame fort intelligente, dévouée à ses amis, peu tendre à ses amies, quand celles-ci se mêlaient, pour remplir leur salon, de lui ravir les « grands hommes » qui faisaient l'ornement du sien, et possédant une certaine faculté d'invention littéraire qui lui permettait de rédiger pour Anatole France, les articles que celui-ci n'avait pas le temps d'écrire, mais seulement de signer.

Il est hors de doute qu'une grande part de l'œuvre de cet écrivain lui est due, soit qu'elle l'ait inspirée, soit qu'elle ait tellement relancé son ami, en le vissant à sa table de travail, que celui-ci, souvent, ne put se dérober à fournir de la copie. Le milieu fut pour beaucoup dans l'affaire. Prenez un pauvre garçon qui tire le diable par la queue et a toujours manqué de confort, et transportez-le dans un château où il sera bien nourri et entouré de toute sorte d'égards : vous verrez comme le génie qu'il peut avoir prendra son essor et comme de belles pages sortiront de sa plume jusque-là mélancolique et inféconde. C'est ce qui arriva à Anatole France que M^{me} Arman de Caillavet installa chez elle aux côtés de son mari. Seuls lui seront reconnaissants, ceux que rien ne choque et qui ont la disgrâce d'apprécier encore un auteur que, pour mon compte, je trouve aussi grammatical qu'illisible et parfaitement embêtant.

Ses lettres à lui reflètent l'intelligence mécanique, le style correct et l'âme desséchée qu'on lui connaît. Elles n'offrent d'autre intérêt que de confirmer le lecteur dans son mépris et sa pitié pour leur auteur. On peut en lire plusieurs milliers sans être plus avancé qu'avant. Je ne vois guère que les collégiens et les femmes savantes à pouvoir en tirer profit; les premiers y apprendront à écrire en bon français; les secondes y trouveront des formules toutes faites et des sujets de conversation.

Pauvre M^{me} Arman! Quand elle eut dépassé la cinquantaine, Anatole France commença à la trouver blette. Elle avait aimé et mis sur l'autel un cruel égoïste. Vinrent les larmes, les scènes et les séparations : « Elle avait cru qu'elle m'était à charge et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle », a écrit Chateaubriand de M^{me} de Beaumont. L'amie d'Anatole France fit-elle comme celle de Chateaubriand? En janvier 1910, elle était malade. « Non, non, je ne guérirai pas... d'ailleurs je ne le désire plus, répétait-elle. Il vaut mieux que je m'en aille... je n'ai plus le courage de vivre la vie qui m'attend... trop vieille, trop vieille, il vaut mieux mourir... ma mort arrangera tout! »

— Sa mort est ma mort! murmura, d'un ton patelin, le vieil Anatole, qui, du reste, ne se décida à mourir, de son côté, que quatorze ans plus tard, après avoir épousé en justes noces la femme de chambre de son ancienne amie.

Aux personnes qui auraient la tentation de jouer leur petite M^{me} Arman de Caillavet, le présent ouvrage sera d'une lecture profitable. C'est un de ces livres parmi lesquels un mari devrait choisir les cadeaux qu'il offre à madame son épouse pour la maintenir dans le devoir.

* * *

Waterloo, roman, par Albert du Bois (éditeur Alphonse Lemerre) et *l'Hérodienn*e, héroï-comédie tragique en trois actes, par le même (librairie Stock).

Le comte Albert du Bois est né au château de Fonteneau, près de Nivelles, il y a une cinquantaine d'années, je crois. Et c'est là que, retiré au temps des vacances, à l'ombre des arbres centenaires d'un parc romantique, il écrivit une œuvre qui ne comporte guère moins d'une trentaine de volumes. Plusieurs de ses pièces de théâtre comme les *Aigles dans la Tempête* et *l'Hérodienn*e connaissent une destinée éclatante et sont au répertoire de la Comédie-Française. Et ce n'est pas à la mode ou au snobisme que leur auteur doit son succès. Il n'a pas recours aux jeux de mots ou aux scènes d'adultère pour obtenir les applaudissements. Il s'attaque aux plus hauts sujets qui aient inspiré les grands écrivains de tous les temps : *Hélène et Pénélope* (Homère), *l'Aphrodite et le Khéroub* (Ezéchiel) la *Conquête d'Athènes* (saint Paul), la *Dernière Dulcinée* (Cervantès), le *Baiser de l'Enchanteresse* (Laïs), etc. Racine avait écrit *Bérénice*. Cela n'a point empêché Albert du Bois de s'emparer du même personnage et de faire *l'Hérodienn*e, qui ne doit rien à Racine et qui a triomphé quatre-vingts fois en dix ans sur les premières scènes de France. Dans *Waterloo*, il a écrit, comme avait fait Victor Hugo et Stendhal, sa bataille lui aussi, et dans une allure qui rappelle les bonnes pages descriptives de Balzac et de Zola.

Albert du Bois est en butte à l'hostilité de certains critiques parisiens que sa gloire empêche de dormir. Parmi ceux qui lui aboient le plus féroce aux chausses et lui reprochent son « belgisme », se trouve un petit impuissant qui adore venir donner des conférences à Bruxelles, dans lesquelles il se montre du reste orateur de vingt-cinquième ordre. Un bégue donnerait meilleure satisfaction, comme j'ai pu le constater avec plaisir.

Avec Maeterlinck, Albert du Bois est sans doute l'écrivain d'origine belge le plus glorieux du moment. Or, son nom n'est jamais cité dans la presse de notre pays. Est-ce conspiration, envie ou ignorance? Mystère!...

OMEK ENGLEBERT.

A l'occasion des Fêtes de l'Assomption, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Religion et culture ⁽¹⁾

Toutes les remarques que je viens de vous proposer nous font bien voir, me semble-t-il, en vertu de quelle exigence première de la vie du monde le catholicisme doit pénétrer jusque dans son fond et vivifier la culture, et les catholiques se former de justes notions culturelles, philosophiques et historiques, sociales, politiques et économiques, artistiques... Il y a lieu de regagner ici beaucoup de temps perdu. Combien de choses par exemple seraient différentes si, il y a un peu plus de soixante ans (2), c'était un disciple de saint Thomas qui avait écrit sur le *Capital* un livre aussi décisif que celui de Marx, mais fondé sur des principes vrais ? Hélas, nos principes dorment et l'erreur veille, active et hardie.

Que la religion du Christ doive pénétrer la culture jusque dans son fond, cela n'est pas requis seulement au point de vue du salut des âmes et par rapport à leur fin ultime : une civilisation chrétienne apparaît à cet égard comme chose véritablement maternelle et sanctifiée, procurant le bien terrestre et le développement des diverses activités naturelles selon une attention diligente aux intérêts impérissables et aux vœux les plus profonds du cœur humain. C'est aussi au point de vue des fins spécifiques de la civilisation elle-même que celle-ci doit être chrétienne. Car la raison humaine, considérée sans aucun rapport avec Dieu, ne suffit pas par ses seules forces naturelles à procurer le bien des hommes et des peuples (3). De fait et dans les conditions de la vie présente, il n'est pas possible à l'homme d'épanouir sa nature d'une manière foncièrement et stablement droite si ce n'est sous le ciel de la grâce. A lui seul, il ne peut que manquer les difficiles harmonies de vertus, les difficiles régulations rationnelles, les pures consonances de justice et d'amitié sans lesquelles la culture dévie de ses fins les plus hautes. A la civilisation s'applique ce que saint Augustin disait de la cité : « La cité ne tient pas sa félicité d'une autre source que l'homme, puisque la cité n'est qu'une multitude d'hommes vivant en concorde » (4). Et il n'a été donné aux hommes qu'un seul Nom en lequel ils puissent être sauvés. Si grandes que puissent être les civilisations ignorantes de ce Nom, elles déclinent inévitablement, à un égard ou à un autre, de la notion complète de civilisation et de culture ; l'ordre ou la liberté s'y font également cruels. Une civilisation même authentiquement chrétienne n'échappe pas à bien des tares accidentelles. Seule une civilisation chrétienne peut être exempte de déviations essentielles.

7. Mais les relations de la culture et de la religion catholique comportent, nous l'avons dit, un second aspect. Si le catholicisme doit pénétrer la culture pour le bien du monde et pour le salut des âmes, ce n'est pas qu'il soit lui-même lié à une culture ou à une autre, ou même à la culture en général et à ses diverses formes, sinon comme un vivant transcendant et indépendant, et vivificateur, — un peu (mais toute comparaison est déficiente) comme une âme spirituelle qui subsisterait à part, à la façon de l'« intellect séparé » des averroïstes, et qui communiquerait de sa vie à divers vivants. Il forme la civilisation, il n'est pas formé par elle. Il se nourrit des fruits de la terre, car il habite sur la terre, mais il n'est pas de la terre, et il a une nourriture essentielle qui n'est pas un fruit d'ici-bas. Tous les éléments qu'il emprunte aux civilisations humaines, ses langues liturgiques et ses langues de prédication, l'architecture et l'ornementation de ses temples, les matières communes ou précieuses assumées par son culte, la sagesse humaine assumée par sa théologie, la fleur des arts libéraux et de la poésie humaine assumée par la sainteté elle-même d'une Gertrude, ou d'un Jean de la Croix, tout cela est pris par miséricorde, par la même miséricorde qui a décrété l'Incarnation. Jésus mangeait et buvait chez ses amis de Béthanie, il était reçu à Béthanie, mais c'est Béthanie qui recevait de Jésus. La paix romaine et l'ordre romain n'étaient pas une condition imposée d'en bas à l'Incarnation divine et à la propagation de l'Eglise, c'était un moyen choisi d'en haut, librement choisi. Non pas nécessaire ni indispensable de soi, mais au contraire ne tenant ses mérites que de ce libre choix. Aussi bien l'Eglise lui doit-elle en premier

lieu les persécutions et les martyres. Et quand cet ordre s'est cru nécessaire au monde, il a été brisé.

Nous l'avons déjà remarqué, il convient d'y insister : « D'une façon plus ou moins étroite et servile, selon que leur niveau métaphysique est plus ou moins élevé, toutes les religions autres que la religion catholique sont des parties intégrantes de certaines cultures déterminées, particularisées à certains climats ethniques et à certaines formations historiques. Seule la religion catholique, parce qu'elle est surnaturelle, est absolument et rigoureusement transcendante, supra-culturelle, supra-raciale, supra-nationale. C'est là un des signes de son origine divine.

C'est aussi un des signes de contradiction qui occasionneront jusqu'à la fin des temps la passion de l'Eglise, élevée comme son Maître entre ciel et terre. On peut croire qu'à ce point de vue le siècle entre dans une phase de conflits particulièrement durs, et peut-être comparables à ceux des temps apostoliques, sous la Rome des Césars. D'une part, en effet, les peuples non chrétiens ne savent pas séparer des erreurs et superstitions de leurs religions leur culture autochtone, avec toutes ses valeurs humaines dignes en elles-mêmes de respect et de piété filiale. Et l'universalisme chrétien devra leur montrer comment s'opère ce discernement, et comment l'Evangile respecte et surélève — et transfigure peu à peu — ces valeurs particulières. C'est une démonstration qui se fait d'ordinaire d'une façon sanglante. Et le dogme imbécile du sociologisme positiviste, enseigné dans tous les pays au nom de la science européenne, et d'après lequel toute religion n'est qu'un produit spécifique du clan social (et donc le christianisme un produit spécifique des races européennes), ne la facilitera pas.

D'autre part, il arrive que chez les peuples chrétiens, lorsque diminuent dans la masse la foi et la charité, beaucoup s'imaginent que le christianisme, parce qu'il a été le principe vivificateur de leur culture historique, est essentiellement lié, inféodé à celle-ci. Certains apôtres de la latinité (à laquelle nous ne voulons aucun mal, qu'ils veuillent bien le croire) ne sont-ils pas persuadés, — c'est une phrase qui nous fut dite un jour, — que *notre religion est une religion gréco-latine*? Enormité significative. Sans savoir de quel esprit ils sont, et oubliant la transcendence divine de ce qui fait la vie de leur vie, ils en arrivent pratiquement à adorer le vrai Dieu de la même façon que les Ephésiens adoraient Diane et que les primitifs adorent l'idole de leur tribu. A ceux-là, l'universalisme chrétien devra rappeler comment l'Evangile et l'Eglise, sans nuire à aucune culture particulière, ni à l'Etat ni à la nation, les dominent cependant dans une pure et intacte indépendance, et les subordonnent aux intérêts éternels de l'être humain, à la loi de Dieu, à la charité du Christ. Et cette démonstration ne se fait pas non plus sans résistance (1).

L'Eglise sait qu'aucune civilisation, aucune nation n'a les mains pures : *omnes quidem peccaverunt, et egent gloria Dei*. Mais elle sait aussi que même nées loin d'elle et sous des climats spirituels que l'erreur obscurcissait, toutes les cultures et civilisations de la terre, quelques formes aberrantes qu'elles puissent comporter, ne tiennent que par le bien qu'elles enveloppent, et sont prégantes de vérités humaines et divines, et que la Providence ordinaire de Dieu veille sur tous les peuples. C'est pourquoi la grâce peut les maintenir toutes dans leur type particulier, en les redressant et les surélevant chacune.

III. — Considérations pratiques

8. Certaines conséquences pratiques, concernant notre conduite, se dégagent de ces considérations. Rappelons-nous ce que nous expliquions au début de cette conférence : à savoir que la culture ou la civilisation est enracinée dans le sol de la vie naturelle, tandis que l'Eglise a ses racines dans le ciel de la vie surnaturelle. Même surnaturellement surélevée dans son ordre par les vertus chrétiennes et par sa subordination à la fin dernière surnaturelle, une civilisation chrétienne reste quelque chose de temporel, d'essentiellement terrestre, et donc de déficient, continue d'appartenir à la sphère de la nature. Non seulement donc nous devons nous garder de confondre l'Eglise avec quelque civilisation que ce soit, mais nous devons aussi nous garder de confondre en quoi que ce soit l'Eglise avec la civilisation chrétienne ou le monde chrétien, le catholicisme avec le monde catholique. L'Eglise, le catholicisme, sont des choses essentiellement *surnaturelles*, supra-culturelles, dont la fin est la vie éternelle. La civilisation chrétienne, le monde

(1) Voir la *Revue* du 8 août 1930.

(2) On sait que le Livre premier du *Capital* parut en 1867; les deux autres livres furent publiés après la mort de Karl Marx, en 1885 et 1894.

(3) Cf. le *Syllabus* de Pie IX, Denz.-Bachw., 1703.

(4) Ep. ad Macedon., c. III.

(1) *Le Docteur Angélique*.

culturel catholique, demeurent une civilisation, un monde, dont la fin spécificatrice, bien qu'ordonnée à la vie éternelle, est en elle-même d'ordre temporel.

L'Eglise, corps mystique du Christ, société surnaturelle, a un lien, un esprit *societal surnaturel* qui est le Saint-Esprit. Par un phénomène naturel, trop naturel, il peut arriver qu'un retour de l'esprit, *societal naturel*, disons, si vous voulez, en souvenir de Durkheim, un retour de *sociologisme* spontané, vienne parasiter notre conscience en tant que nous nous pensons dans la communauté catholique comme dans une communauté naturelle ou temporelle, au point d'identifier à « notre cause » et à nos intérêts de groupe humain de dénomination catholique les intérêts du catholicisme lui-même, la cause du Père céleste. Pour autant, nous laissons pratiquement notre religion descendre dans le naturalisme; car l'Esprit-Saint n'est pas un esprit de clan ou de parti. Et nous risquons pour autant de fermer aux âmes les portes du royaume de Dieu, et de faire, à cause de notre orgueil et de nos propres misères, blasphémer le nom du vrai Dieu parmi les nations. Vous voyez tout de suite comment cette faute, qui consiste en définitive à traiter le catholicisme comme s'il était lui-même une cité terrestre ou une civilisation terrestre, et donc à demander pour lui et pour la divine vérité les mêmes sortes de triomphes que pour une cité ou une civilisation d'ici-bas, vous voyez tout de suite comment cette faute, qui est une sorte d'IMPÉRIALISME *in spiritualibus*, s'apparente à la faute dont nous parlions à l'instant, qui consiste à inféoder le catholicisme à une civilisation terrestre, et qui est une sorte de NATIONALISME *in spiritualibus*. Ces deux fautes ont une même origine, je suis porté à croire qu'elles ont pesé d'un poids très lourd sur l'histoire des peuples chrétiens, et qu'il est devenu tout à fait urgent de les dénoncer l'une et l'autre. C'est sous la Loi nouvelle un aveuglement qui ressemble à celui des Juifs charnels sous la loi ancienne. De tels aveuglements coûtent cher.

Les catholiques ne sont pas le catholicisme. Les fautes, les lourdeurs, les carences et les sommeils des catholiques n'engagent pas le catholicisme. Le catholicisme n'est pas chargé de fournir un alibi aux manquements des catholiques. La meilleure apologétique ne consiste pas à justifier les catholiques ou à les excuser quand ils ont tort, mais au contraire à marquer ces torts, et qu'ils ne touchent pas la substance du catholicisme, et qu'ils ne mettent que mieux en lumière la vertu d'une religion toujours vivante en dépit d'eux. L'Eglise est un mystère, elle a sa tête cachée dans le ciel, sa visibilité ne la manifeste pas adéquatement; si vous cherchez ce qui la représente sans la trahir, regardez le pape et l'épiscopat enseignant la foi et les mœurs, et regardez les saints au ciel et sur la terre; ne nous regardez pas nous autres pécheurs. Ou plutôt regardez comment l'Eglise pense nos plaies, et nous conduit clopin-clopant à la vie éternelle. Leibniz prétendait justifier Dieu, en montrant que l'ouvrage sorti des mains de ce parfait ouvrier était parfait lui-même, alors qu'en réalité c'est l'imperfection radicale de toute créature qui atteste le mieux la gloire de l'Incréé. La grande gloire de l'Eglise, c'est d'être sainte avec des membres pécheurs.

9. On ne saurait mettre trop de soin et de délicatesse à rendre hommage pratiquement à ces vérités. Pour ne parler que du vocabulaire employé couramment, il y a lieu d'admirer tant de *bonnes presses*, de *bons cinémas*, de *bons romans*, qui s'offrent loyalement pour les véhicules attirés du bien. J'admire aussi tant de littérateurs catholiques qui se persuadent que leurs ouvrages constituent la littérature catholique, autant dire la littérature de Dieu. A la vérité, le grand tourment et la grande crainte d'un écrivain catholique, c'est de penser que peut-être on jugera du catholicisme d'après ses propres insuffisances. Il aimerait mieux être tenu pour musulman, et rendre à ce titre à la vérité et à l'Eglise un hommage qui ne risquerait pas de les compromettre. Heureusement ses confrères et coreligionnaires se chargent, en le critiquant de tous les côtés, d'obtenir en ce qui le concerne un résultat à peu près équivalent.

Mais parlons de choses profondes. Cette sorte de temporalisation de la religion que je signalais tout à l'heure a pour effet de transformer mensongèrement, dans les consciences qu'elle atteint, le catholicisme en un parti, et les catholiques en partisans. Une telle transformation apparaît avec des caractères très voyants dans l'état d'esprit des antisémites qui manifestent l'Evangile à coups de *pogroms*, et des personnes qui expliquent tous les ennemis de l'exis-

tence par une conspiration mondiale permanente des mauvais contre les bons. On en trouve un autre signe chez ceux qui semblent envisager la conversion des âmes avant tout comme un renforcement stratégique apporté à une armée, ou comme une série de succès à inscrire sur un tableau de chasse. Une conversion, pourtant, n'est pas une opération politique ou militaire. Les opérations de cette sorte, si elles perdent le terrain d'abord gagné, ce sont des opérations manquées. Mais une âme qui revient à Dieu, même s'il arrivait qu'ensuite elle ne persévérât pas visiblement, c'est un événement inscrit au ciel, et un témoignage qui vaut par lui-même, et une promesse dont l'accomplissement final échappe à nos yeux. Le catholicisme n'est pas un parti religieux, il est la religion, l'unique religion véritable, et il se réjouit sans jalousie de tout bien, même produit hors de ses frontières, car ce bien n'est hors des frontières catholiques qu'en apparence, en réalité il lui appartient invisiblement. *Tout en effet, n'est-il pas à nous, qui sommes au Christ?* L'expansion du royaume de Dieu n'a aucune commune mesure avec une conquête temporelle ou une victoire temporelle. Si les dragons de Louis XIV molestent et martyrisent les huguenots, il n'y a en cela aucun gain pour le royaume de Dieu. Si dans un pays que des schismatiques oppriment les catholiques devenus les plus forts spolient les schismatiques comme les schismatiques avaient spolié les catholiques, il n'y a aucun gain pour le royaume de Dieu. Si l'intégrité doctrinale ou la vertu servent à cimenter l'orgueil d'une faction ou d'une caste, si une certaine bienfaisance a pour objet de recruter des adhérents plutôt que de servir la pauvreté, il n'y a aucun gain pour le royaume de Dieu.

C'est autrement qu'il nous a été prescrit d'agir, et que l'Eglise elle-même agit. La seule attitude qui convienne envers les âmes, c'est de les servir. L'exemple fut donné une fois pour toujours. En ce qui concerne les cultures et les civilisations non chrétiennes, un problème délicat se pose ici pour ceux d'entre nous qui les étudient. Trop souvent on s'est contenté de les déprécier, la complaisance ne vaut pas mieux, c'est la vérité qui est nécessaire, mais avec l'amour pour vivifier la connaissance. Notre vœu doit être non de détruire mais de servir avec loyauté ces cultures, je veux dire de les aider à retrouver ce qu'il y a en elles d'authentique ment vénérable, sage et vrai, à se purifier de leurs tares, à dégagez les pierres d'attente qui sollicitent des vérités supérieures. C'est de cette façon qu'elles se prépareront à recevoir, à l'heure marquée, la visite du Fils de l'homme. L'œuvre proprement catholique c'est de fomentier partout le vrai.

10. Le débat qui nous occupe en ce moment, c'est le débat de ce que Péquy appelait la mystique et la politique, disons, en un vocabulaire plus exact, le spirituel et le temporel. Pour illustrer ce débat, et ce que nous avons dit de la transcendance du spirituel, pensons un instant à l'histoire de l'invincible Armada. Un Roi très catholique, toute l'Espagne en prières, la cause de Dieu à défendre et à promouvoir dans le monde, le foyer de l'hérésie à écraser, est-ce qu'un autre Lépante n'est pas assuré? Un petit souffle sur l'eau, toute la flotte est au fond. C'est Dieu lui-même qui a pris soin de répondre. Si nous croyons comme nous le devons au gouvernement divin, il faut conclure que Dieu, qui dans la conduite de l'histoire a en vue avant tout son royaume et ses saints disjoignait ici d'une manière éclatante les intérêts de sa gloire et ceux des étendards qui pensaient la servir. Sans doute les mérites des martyrs de Tyburn, — et des récupérations futures dont nous n'avons pas l'idée, — importaient plus aux desseins divins que le triomphe du Roi catholique. Réplique artificielle et tourmentée de saint Louis, Philippe II apparaît comme une de ces formes géantes en lesquelles venait à épuisement un phylum paléozoïque. Toute son œuvre nous semble avoir une signification bien caractérisée. Elle nous représente, portée à cet extrême où la vertu devient vice, et à une raideur, à une démesure que le moyen âge, quels qu'aient pu être ses excès, n'a jamais érigée en système, la conception médiévale du temporel instrument du spirituel — mais ici l'instrument se soudait à la main, qui cessait d'être jibre, comment nous étonner qu'il ait périçilité?

Le vrai et vivant moyen âge, c'est saint Louis qui en offre le plus authentique figure. Avec lui le temporel est vraiment, avec toute la dignité et l'humilité qu'un tel titre comporte, — souple libre, réellement ordonné et subordonné, — le moyen d'incarnation du spirituel. Alors c'est le problème de la royauté chrétienne qui s'élève devant nous avec toutes ses dimensions, avec ses justes proportions; et le problème de la royauté chrétienne, c'est, pri-

dans le cas particulier le plus éminent et le plus pur, le problème commun de l'activité temporelle chrétienne, tel qu'il se pose pour chacun de nous qui tâchons d'être fidèles en travaillant dans le monde profane. Si l'on se place au point de vue des réussites du monde, un tel travail est plutôt ingrat. Un agneau entreprend d'imposer aux loups sa manière de voir. N'oublions pas que saint Louis n'a pas été un grand victorieux, il a échoué dans ses croisades, il a été vaincu. Pas de la même manière cependant que Philippe II ! Ses échecs comme ses victoires ne faisaient que porter plus loin sa force et son rayonnement. Parce que la vertu des énergies de l'esprit passait réellement dans l'instrument que ce roi maniait. Le temporel participait alors en quelque manière à la loi du spirituel, entraînait dans les opérations de cette arithmétique divine où tout se fait à rebours du sens commun, où les premiers sont les derniers et où les ouvriers qui n'ont rien fait pendant onze heures sur douze reçoivent le même salaire que ceux qui ont peiné tout le jour. Ici une distinction scolastique trouve utilement sa place. Dans un instrument, il y a deux fonctions à considérer, sa causalité propre et sa causalité instrumentale. Dans le cas du temporel la relation très subtile entre ces deux fonctions impose une mesure variée aux entrelacements sans fin des succès et des pertes. Dans l'ordre propre du temporel, en tant que le temporel vaut par lui-même, tout en étant ordonné à des fins plus hautes, en tant qu'il a ses biens propres à sauvegarder, sa vertu propre à exercer, ce qui compte pour l'issue décisive c'est de perdre ou gagner. Ici nous devons, — sans la mettre jamais au-dessus de la loi de Dieu, — vouloir terriblement la victoire; elle a une importance biologique, la manquer c'est pour autant mourir. En tant que le temporel agit précisément comme instrument du spirituel et sert à l'ordre propre de celui-ci, ce qui compte pour l'issue décisive ce n'est pas le succès du combat, c'est la manière dont il est mené, et les armes dont on se sert. Armes de lumière ! de vérité, de loyauté, de justice, d'innocence, que nos armes soient pures ! Nous serons battus, cela va de soi, les gens instruits, les historiens, les politiques ont raison de nous en avertir. Impossible d'être battus; pour un enjeu non plus biologique mais spirituel, perdre ou gagner avec des armes pures c'est toujours gagner.

Ce n'est pas assez de comprendre que les choses du temps doivent être, au double titre que nous venons de dire, le moyen de l'intemporel, — non pas un moyen temporel qui impose à l'intemporel, pour le faire réussir ici-bas, la loi de la chair et du péché, ce qui est une sanglante prévarication; mais un moyen temporel soumis lui-même à la loi suprême de l'esprit. Il faut encore comprendre qu'il y a un ordre et une hiérarchie de ces moyens temporels, je dis des moyens temporels bons en eux-mêmes, légitimes et normaux. Il y a le travail du soldat et celui du labourer, celui du politique, du poète, du philosophe; il y a les œuvres de nous autres chrétiens de la multitude, il y a les œuvres des saints; il y a les œuvres des saints chargés d'un devoir d'état temporel comme saint Louis ou d'une mission temporelle comme Jeanne d'Arc, et les œuvres des saints libres d'une telle charge.

Eh bien, plus ces œuvres et moyens temporels sont riches de matière, — plus ils ont leurs exigences propres et leurs conditions propres, plus ils sont pesants. Et plus aussi, suivant la loi que nous indiquions à l'instant, une certaine mesure de réussite temporelle est régulièrement postulée par eux. Qui perd son âme pour moi la trouvera, a dit le Christ. Il n'a pas dit : Qui perd son royaume le sauvera. Saint Louis a été un bon administrateur de son royaume, il a accru sa force et sa prospérité. Tenu par la forte main de décrets éternels, il fallait que le soldat romain soumit le monde à ses armes, qui préparait sans le savoir l'arène où l'Eglise mènerait ses premiers combats. Plus profondément encore, quel poids de gloire pour le temporel que l'histoire des patriarches, et de la longue préparation charnelle de l'Incarnation ! Œuvre du temps d'importance éternelle, à la moindre maille de laquelle Dieu en personne était intéressé, paradigme de la sainteté naturelle, si je puis dire, de tout ouvrage bien fait et réussi.

Nous pouvons appeler *moyens temporels riches* ceux qui, engagés ainsi dans l'épaisseur de la matière, exigent de soi une certaine mesure de succès tangible. A cause de cela même, la loi évangélique de renversement des valeurs et d'immolation, qui est la loi suprême du spirituel, ne les atteint qu'imparfaitement, alors c'est l'ombre de la croix qui passe sur eux. Ces moyens sont les moyens propres du monde, l'esprit s'en saisit comme par un rapt, ils ne sont pas à lui; à vrai dire, de fait et depuis le péché d'Adam, ils relèvent du domaine du prince de ce monde. Notre office est

de les lui arracher, par la vertu du sang du Christ. Il serait absurde de les mépriser ou de les rejeter, ils sont nécessaires, ils font partie de l'étoffe naturelle de la vie humaine. La religion doit consentir à recevoir leur aide. Mais il convient pour la santé du monde que la hiérarchie des moyens soit sauvegardée, et leurs justes proportions relatives.

Et il y a, et c'est à quoi je voulais en venir, il y a d'autres moyens temporels, qui sont les moyens propres de l'esprit. Ce sont des *moyens temporels pauvres*. La croix est en eux. Plus ils sont légers de matière, dénués, peu visibles, plus ils sont efficaces. Parce qu'ils sont de purs moyens pour la vertu de l'esprit. Ce sont les moyens propres de la sagesse, car la sagesse n'est pas muette, elle crie sur les places publiques, c'est le propre de la sagesse de crier ainsi, il lui faut donc des moyens de se faire entendre. L'erreur est de penser que les meilleurs moyens pour elle seront les moyens les plus puissants, les plus volumineux.

Le pur spirituel est activité toute immanente, c'est la contemplation dont l'efficacité propre, pour toucher le cœur de Dieu, ne déplace aucun atome ici-bas. Plus on s'approche du pur spirituel, plus les moyens temporels employés à son service s'amenuisent eux-mêmes. Et c'est la condition de leur efficacité. Trop tenus pour être arrêtés par un obstacle, ils atteignent là où n'atteignent pas les plus puissants équipements. *Propter suam munditiam*. A cause de leur pureté, ils traversent le monde d'un extrême à l'autre. N'étant pas ordonnés à réussir tangiblement, ne comportant pas dans leur essence une exigence interne de succès temporel, ils participent, pour les effets spirituels à atteindre, à l'efficacité de l'esprit.

Quand Rembrandt peignait, quand Mozart, quand Satie ont composé leurs œuvres; quand saint Thomas a écrit la Somme et Dante la *Divine Comédie*, quand l'auteur de l'Imitation a écrit son livre, quand saint Paul a écrit ses épîtres; quand Platon et Aristote parlaient à leurs disciples, quand Homère chantait, quand David chantait, quand les prophètes prophétisaient, c'étaient là des moyens temporels pauvres.

A la limite, considérons l'homme spirituel par excellence. Quels étaient les moyens temporels de la Sagesse incarnée? Il a prêché par les bourgades. Il n'a pas écrit de livres, c'était encore un moyen d'action trop chargé de matière, il n'a pas fondé de journaux ni de revues. Il a eu pour seule arme la pauvreté de la prédication. Il ne préparait pas de discours ni de conférences; il ouvrait la bouche, et la clameur de la sagesse, la fraîcheur du ciel passait sur les cœurs. Quelle liberté! S'il avait voulu convertir le monde par les grands moyens de puissance, par les *moyens temporels riches*, par les méthodes américaines, quoi de plus facile. Quelqu'un ne lui offrait-il pas tous les royaumes de la terre? *Haec omnia tibi dabo*. Quelle occasion d'apostolat! On ne retrouvera jamais la pareille. Il l'a refusée.

Le monde périt de lourdeur. Il ne rajeunira que par la pauvreté de l'esprit. Vouloir sauver les choses de l'esprit en commençant par aller chercher, pour le servir, les moyens les plus puissants dans l'ordre de la matière, c'est une illusion qui n'est pas rare. Autant attacher des ailes de colombe à un marteau-pilon. A la limite, c'est le grand Minotaure moderne lui-même, c'est l'équipage et la stratégie des grandes affaires financières qu'on chargerait de sauver les âmes, on monterait des banques et des trusts mondiaux pour la réussite mondiale de l'Evangile, avec parts de fondateurs. Ce serait une hypocrisie de nier que l'apostolat lui-même et toute œuvre spirituelle a besoin d'argent, comme l'homme a besoin d'aliments. Il faut beaucoup d'argent pour les missions, pour les écoles, pour les œuvres. Mais l'argent peut être employé à la manière d'un moyen temporel pauvre (il est alors dépensé pour se procurer des choses) ou à la manière d'un moyen temporel riche (alors on crée avec lui des mécanismes pour avoir plus d'argent). Avec le sans-gêne divin de la sainteté, un bienheureux Cottolengo atteste à la face du monde moderne à quel point l'argent, même s'il afflue en abondance, peut rester un moyen de pauvreté. Ce qui fait du monde moderne un terrible tentateur, c'est qu'il propose, il vulgarise tellement les moyens temporels riches, lourds, écrasants, il les emploie avec une telle ostentation et une telle puissance qu'il fait croire que ce sont là les moyens principaux. Ils sont principaux pour la matière, ils ne sont pas principaux pour l'esprit.

Lorsque David eut décidé d'affronter Goliath, il essaya d'abord l'armure du roi Saül. Elle était trop lourde pour lui. Il préféra une arme pauvre. David, c'était l'esprit. Pauvre Saül, déplorable

figure de la puissance temporelle royalement équipée pour servir l'ordre divin et combattre le diable! Et quand David est devenu roi, il a péché à son tour. Mais lui, il s'est repenti. Et Jésus, « sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, il se retira de nouveau, seul, sur la montagne » (1).

IV. — De la pensée catholique et de sa mission

II. Je voudrais, en guise de conclusion, vous proposer, au sujet de la pensée catholique et de sa mission, quelques réflexions qui ne me semblent pas sans lien avec les considérations précédentes.

La tâche intellectuelle du catholique est une tâche difficile, aussi difficile qu'importante. Homme, il est dans le temps, et soumis à toutes les vicissitudes du devenir. Membre du Corps mystique du Christ, il est joint à l'éternité, sa vie la plus foncière s'enracine là où ne se rencontre ni mutation ni ombre de vicissitude, son intelligence est fixée dans la Vérité première, la fidélité à celle-ci est le fondement de tout l'édifice de la grâce en lui, et le premier bienfait que toute créature attend de lui. Cette sorte de médiation entre le temps et l'éternel est à la fois pour l'intelligence chrétienne une sorte de croix douloureuse et une sorte de mission rédemptrice.

Elle doit à chaque instant penser sous la lumière de l'éternité le monde qui passe et varie. Notre problème, aujourd'hui, est de penser ainsi le monde moderne : non pas seulement penser l'éternel hors du monde, ce qui est le premier précepte de la pensée contemplative; mais aussi, par un second précepte semblable au premier, penser le monde et le moment présent dans l'éternel et par l'éternel. Et ce problème est d'autant plus urgent que nous voyons tomber et se défaire autour de nous, en grand nombre, les formes temporelles en lesquelles, pendant des siècles, le monde de la culture avait reçu tant bien que mal l'empreinte des vérités éternelles : ce qui est sans doute un grave dommage, car l'homme est ainsi privé d'une foule d'appuis qui l'aidaient à maintenir en lui la vie de l'esprit; et c'est aussi, à un certain égard, un avantage que l'on ne saurait mesurer, car du même coup cette vie, — et la vie même de l'Eglise du Christ, — se trouve libérée de la terrible lourdeur humaine dont tant d'abus et de prévarications grevaient le vieux monde jadis chrétien. Un monde nouveau sort de l'obscur chrysalide de l'histoire, avec des formes temporelles nouvelles; peut-être sera-t-il à tout prendre moins habitable que l'autre; mais il est sûr qu'un certain bien et une certaine vérité sont immanents à ces formes nouvelles, et qu'elles manifestent d'une certaine manière la volonté de Dieu, qui n'est absente de rien de ce qui est. Dans la même mesure, elles peuvent servir ici-bas aux intérêts éternels. Il s'agit de comprendre cet état du monde et de le noter; et de régler en conséquence nos amours et nos haines, et notre action.

Un double danger, une double erreur, doivent être ici évités. Nous pourrions être tentés d'abandonner, sinon en droit, du moins en fait, de perdre de vue plus ou moins complètement l'éternel au profit du temps, et de nous laisser porter par le flux du devenir au lieu de le dominer par l'esprit; à vrai dire, ceux qui font ainsi subissent le monde plutôt qu'ils ne le pensent; ils sont agés par le monde et n'agissent pas sur lui, sinon comme instruments des forces elles-mêmes du monde; ils glissent, comme des feuilles légères ou comme de lourds troncs d'arbre sur l'eau, au fil de l'histoire. Souvent généreux, et avertis des nécessités du moment par les intuitions du cœur, ils oublient, dans leur hâte à courir aux réalisations pratiques, les conditions premières de l'efficacité pratique elle-même, qui sont d'ordre spirituel et supposent le courage intellectuel de dénuder les apparences, de s'attaquer aux principes, et de maintenir à tout prix la pensée centrée sur de l'immuable.

Sous prétexte de fidélité à l'éternel, l'autre erreur, toute contraire, consiste à rester attachés, non à l'éternel, mais à des fragments du passé, à des moments de l'histoire immobilisés et comme embaumés par le souvenir, et sur lesquels nous nous couchons pour dormir; ceux qui font ainsi ne méprisent pas le monde comme les saints, ils le méprisent comme des ignorants et des présomptueux; ils ne le pensent pas, ils le refusent; ils compromettent les vérités divines avec des formes mourantes; et s'il arrive qu'ils aient, mieux que les premiers, l'intelligence des principes qui ne changent pas, et la vue acérée des erreurs, des déviations et des déficiences du moment présent, cette science reste stérile,

incomplète et négative, parce qu'une certaine étroitesse de cœur les empêche de « savoir l'œuvre des hommes », et de rendre justice à l'œuvre de Dieu dans le temps et dans l'histoire.

La première erreur est comme une méconnaissance du Verbe par qui tout est formé, et par la Croix duquel le monde est vaincu; elle rendrait la pensée chrétienne impuissante et versatile en face du monde. La seconde est comme une méconnaissance de l'Esprit qui flotte sur les eaux, et qui renouvelle la face de la terre; elle rendrait la pensée chrétienne ingrate et hostile en face du monde.

Il est difficile de se garder parfaitement pur de l'une ou de l'autre de ces erreurs, de ne pas décliner plus ou moins de ce côté-ci ou de celui-là. Car il ne s'agit pas d'un dosage éclectique, ni d'un équilibre où deux lourdeurs se compensent; le juste point, en ce domaine, comme en général dans le domaine des vertus, ne s'obtient que par *éminence*, en s'élevant très haut au-dessus d'excès contraires. L'homme n'y parvient qu'à grand'peine. L'Eglise toutefois poursuit divinement sa route au milieu des pensées trop humaines et des erreurs opposées de quelques-uns de ses enfants; en elle se réalise en pleine perfection la juste mesure de la vertu, et l'unité supérieure des extrêmes divers, en particulier la fidélité absolue aux choses éternelles et la diligente attention aux choses du temps. Si difficile que soit pour chacun de nous cet accord éminent, il nous faut y tendre cependant, et c'est là, de nos jours, pour les raisons énoncées plus haut, une tâche manifestement urgente. Sinon pour l'Eglise, qui a les promesses de la vie éternelle, du moins pour le monde et pour la culture, chaque retard apporté à l'accomplir est susceptible d'amener des catastrophes irréparables. Pour nous guider dans ce travail, nous avons l'enseignement des Papes, et la sagesse du Docteur commun de l'Eglise.

Qu'on ne s'y trompe pas! Ce sont les problèmes les plus ardues et les plus graves, et qui touchent du plus près au cœur et à la chair de l'humanité, qui se pressent maintenant devant l'intelligence chrétienne, comme s'ils avaient été longtemps tenus en réserve pour un assaut général; ce sont des philosophies, des recherches de science ou d'art, des modes de pensée et de culture d'une technicité rare et d'une précieuse qualité humaine que cette intelligence doit affronter, réduire ou assimiler. Elle n'arrivera au bout de sa tâche que si elle s'arme elle-même de la sagesse la plus formée, de la science la plus exigeante, de l'équipement intellectuel le plus parfait et le plus sûr, de la doctrine et de la méthode les plus rigoureuses et les plus compréhensives. Avec un tel équipement, elle pourra s'acquitter de sa mission, qui, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, par là même qu'elle est une mission chrétienne, est une mission en quelque sorte crucifiante. *Quis scandalizatur, et ego non uror?* La pensée catholique doit être élevée avec Jésus entre ciel et terre, et c'est en vivant le *paradoxe* douloureux d'une fidélité absolue à l'éternel étroitement jointe à la plus diligente compréhension des angoisses du temps, qu'il lui est demandé de travailler à réconcilier le monde à la vérité.

JACQUES MARITAIN,
professeur de philosophie à l'Institut catholique
de Paris.

Une grande gare moderne

La récente adjudication des travaux de la jonction Nord-Midi coïncide avec l'achèvement du formidable « terminus » de Cleveland, aux Etats-Unis. C'est le 30 juin, en effet, que cette nouvelle gare fut ouverte au trafic, au cœur de cette cité de 900,000 âmes, presque à front du lac Erié.

Œuvre gigantesque puisqu'elle a coûté dix années de travail et plus de cinq milliards de francs.

Œuvre utile, que le président de la Chambre de commerce de Cleveland caractérisait, il y a quelques semaines, en ces termes : « La Cleveland Union Terminals Company (réalisatrice de l'œuvre) a accompli une belle et mémorable tâche en menant à bonne fin ce grand projet nécessaire par les exigences de l'extension de la ville. A une époque qui compte la distribution des richesses parmi

(1) JOAN., VI, 15.

ses problèmes essentiels, une telle contribution au progrès du transport ainsi qu'au confort et aux commodités des voyageurs, mérite non seulement la gratitude de la ville qui en profite principalement, mais aussi de la nation tout entière ».

Examinons rapidement quelques détails de ce projet qui, lors de sa conception, pouvait paraître d'une inconcevable hardiesse, mais dont l'heureuse exécution fait une étonnante réalité.

* * *

Et d'abord, il convient de signaler que la Cleveland Union Station est issue de deux cerveaux : ceux des frères van Sweringen qui, de modestes vendeurs de journaux, sont devenus en moins de trente ans, de puissants agents immobiliers et peu après des magnats du chemin de fer ayant fait, de leur compagnie, l'égale des plus grandes : le New-York Central, le Pennsylvania Railroad et le Baltimore & Ohio.

L'Union Station a été construite par la Cleveland Union Terminals Company. Cette société est aux mains de trois propriétaires, qui sont trois compagnies de chemin de fer : le New-York Central, les Big Four et le Nickel Plate. La gare nouvelle constitue une jonction pour les lignes du New-York Central et le Nickel Plate ; elle n'est terminus que pour les Big Four. Les trains de toutes les autres compagnies de chemins de fer y aboutiront, sauf ceux du Pennsylvania R. R.

L'ensemble de la station (et nous verrons tout ce qu'il comporte) s'étend sur 14 hectares ; la gare proprement dite en occupe la moitié. Sur cet espace s'élevait une multitude d'immeubles ; tout fut rasé à blanc estoc, après quoi le sol fut profondément excavé pour recevoir les formidables fondations de béton destinées à la masse des bâtiments nouveaux, groupés autour et surmontés par une tour de 52 étages s'élevant à plus de 200 mètres dans le ciel.

En fait, plus de mille immeubles furent démolis ; et si dans le nombre il était des taudis, d'autres par contre étaient de véritables monuments. Rien n'a résisté devant l'assaut de la pioche ; églises, hôtels, bâtiments publics, riches maisons particulières, constructions modernes aussi bien qu'anciennes et historiques s'écroulèrent deux années durant, pour n'être plus que des milliers de mètres cubes de briques et de mortier. Pour tout dire, — et ce n'est pas mince ! — ce fut une des plus grandes entreprises de démolition exécutées aux États-Unis.

Il faut songer, en effet, qu'il ne s'agissait pas seulement de construire une gare et ses dépendances, mais qu'il fallait en outre, sur toute la largeur de la ville, s'assurer l'assiette des nouvelles voies à créer pour permettre aux convois de pénétrer par l'est et par l'ouest jusqu'au cœur de la cité.

Les travaux d'excavation, de creusement et de déblaiement ne furent entamés qu'en 1923, après trois ans d'études sur plans ; ce sont les plus fameux qui aient été entrepris depuis le percement de Panama. Qu'on songe au formidable déplacement de terre nécessité par la seule construction, au milieu d'une ville, de 28 kilomètres de voie !

Lorsque les travaux de terrassement furent terminés, et tandis que de toute part on construisait des ponts de béton, des tunnels, des courbes, la voie fut posée ; des ateliers de réparation furent édifiés, ainsi que des centrales destinées à fournir le courant aux 22 locomotives électriques qui, à 100 kilomètres à l'heure, amènent et enlèvent les trains qui touchent Union Station, protégée par un système de signalisation unique au monde.

Mais voici la gare. De l'extérieur, enserrée dans de larges artères, de massifs bâtiments de 10, 12 et 18 étages. Au centre, une tour trois fois plus haute, et dont la flèche allège le compact ensemble.

Qu'est-ce tout cela ? Au milieu, la gare proprement dite. Sur les côtés, l'hôtel Cleveland et quelques gratte-ciel imposants

gravitant dans l'orbite de la gare et faisant partie intégrante du système de l'Union Station : Arts Building, Builders Exchange, Midland Bank, bureau de poste, en attendant d'autres. Ces bâtiments sont reliés entre eux par des souterrains, de sorte que le voyageur peut passer de l'un à l'autre sans devoir mettre le pied à la rue. Ces bâtiments contiennent des centaines de magasins de tous genres, des bureaux, des restaurants, des clubs. Un grand nombre d'importantes sociétés et de banques ont établi leur siège ou une succursale dans l'un ou l'autre de ces mastodontes, contribuant ainsi à accentuer la vitalité de ce quartier soudain ouvert à une activité intense.

La plupart des compagnies de chemin de fer dont les lignes aboutissent à Cleveland se sont logées dans la tour de la station. Dans le Builders Exchange Building, un garage de neuf étages est accessible aux occupants de tous les gratte-ciel du bloc, sans devoir mettre le nez dehors. Pour faciliter encore l'accès aux différents bâtiments, on projette déjà de jeter des ponts au-dessus des rues, pour relier les gratte-ciel par leur sommet.

Une seule société, Harvey Inc., gère plus de 40 restaurants et magasins divers dans la nouvelle gare. Différents de ses restaurants offriront le couvert à toutes les catégories de bourses dans diverses salles pouvant contenir au total 10,000 personnes à la fois. L'importance et l'activité de cette organisation peut se déduire du fait que dans les seuls locaux qu'elle occupe à Union Station, elle utilise un personnel de 1,000 employés.

Et la gare elle-même, dans tout cela ? Elle est à la mesure de ce qui l'environne. On y accède par un portique de 50 mètres de long sur 12 mètres de large et 16 mètres de hauteur. Des peintures égaient ses hauts revêtements de marbre. De ce portique, deux rampes, également en marbre, mènent à un grand vestibule de 50 mètres de long sur 15 de large, donnant sur la salle des tickets (46 m. sur 30).

La salle des pas-perdus est de proportions imposantes. Elle s'étend sur 80 mètres en longueur et 40 mètres en largeur. Elle a 14 mètres de haut. Une énorme verrière projette une lumière abondante sur les murs et les colonnes de marbre qui entourent le hall. Ce dernier donne accès à plusieurs salles d'attente.

De la salle des pas-perdus, 31 escaliers mènent aux 34 voies alignées entre 23 quais dont la longueur varie de 220 à 540 mètres.

Ajoutons qu'un stationnement de taxis, dans la gare même, offre 125 voitures aux voyageurs qui débarquent, et que de gigantesques pompes font circuler dans toute la gare 650,000 pieds cubes d'air par minute.

Telles sont quelques-unes des caractéristiques of one of the finest railroad terminals in the world. C'est en tout cas la gare la plus moderne et la plus perfectionnée, et où se trouve résolu, avec une magistrale ampleur, un problème de « jonction ».

* * *

D'autres villes ont également cherché à résoudre le même problème. Saint-Louis notamment (800,000 habitants) est desservi par une gare centrale, — Union Station — où arrivent et d'où partent tous les trains de voyageurs, à quelque compagnie qu'ils appartiennent. L'Union Station est gérée par une société propre, la Terminal Railroad Association of Saint-Louis. Les frais de cette gestion sont supportés par toutes les compagnies usagères, suivant des bases déterminées. Mais en ce qui concerne les marchandises, toutes ces compagnies ont leur terminus propre, et restent indépendantes.

La Terminal Tailroad Association de Saint-Louis possède 650 kilomètres de voie dans la ville, 179 locomotives. En 1929, elle a enregistré 48,606 trains à l'arrivée et 47,081 au départ.

A Kansas City, douze compagnies de chemins de fer ont des

trains qui pénètrent dans cette ville. Elles sont constituées en une société (la Terminal Railway Company) dont le capital est détenu par chacune d'elles à concurrence d'un douzième. Cette société administre la gare des voyageurs, ainsi qu'une grande gare de marchandises. Chacune de ces douze compagnies possède au surplus sa gare individuelle pour les marchandises.

A Jacksonville, un terminus pour voyageurs est géré par la Terminal Company, à laquelle participent quatre compagnies de chemin de fer. Celles-ci, comme à Kansas City et Saint-Louis, restent indépendantes en ce qui concerne les marchandises.

Ces quelques exemples, dominés par celui de Cleveland, attestent l'effort réalisé aux États-Unis, même au prix d'accords entre concurrents, pour faciliter aux voyageurs l'accès des grandes villes et leur débarquement au centre même de la vie commerciale de chacune d'elles. Le cas de Cleveland montre que pour arriver à ces fins, les capitalistes et les techniciens de là-bas ne reculent devant aucune hardiesse ni les plus énormes efforts. Ils en sont récompensés par les mille et une modalités, directes et indirectes, d'un rendement qu'ils doivent estimer suffisamment certain et rémunérateur pour y consacrer, comme à Cleveland, 150 millions de dollars.

CH. DU BUS DE WARNAPPE.

Le secret de Léon Bloy⁽¹⁾

Le 31, nous lisons :

« Je voudrais que tu vécut beaucoup plus par le cœur que par la pensée parce que c'est ainsi que j'ai toujours fait et qu'alors nous serions beaucoup plus unis.

« Puisque tu dois être ma femme... il est nécessaire que... tu saches exactement quel homme je suis. Une erreur très grave et très funeste, puisqu'elle l'empêcherait d'être complètement unie à moi, serait de croire que je suis un penseur, un homme intellectuel. Je suis en réalité peu de chose et je n'ai jamais compris que ce que Dieu m'a fait comprendre quand je me suis fait semblable à un petit enfant.

« Je suis surtout... un adorateur et je me suis toujours vu au-dessous des bêtes toutes les fois que j'ai prétendu agir autrement que par amour... Dieu m'a donné de l'imagination et de la mémoire rien de plus en vérité. Mais j'ai la raison fort pesante, à peu près comme pourrait être la raison d'un bœuf et la faculté d'analyse... me manque d'une manière absolue.

« Ma mère, à qui je ressemble beaucoup, m'a dit souvent en m'appliquant une parole célèbre qui fut dite autrefois d'un grand docteur de l'Eglise (2) : « Mon cher enfant, il est vrai que tu es » un bœuf, mais un bœuf dont les mugissements étonneront un » jour la chrétienté ». Pauvre mère douloureuse et chérie, elle me préférait à tous mes frères, parce qu'elle croyait que Dieu avait mis en moi de grandes choses. Je ne sais si mes beuglements auront à la fin d'une telle puissance, mais je sais fort bien que la faculté d'aimer est développée chez moi d'une manière inouïe. Cela, je t'assure me suffit et je ne demande rien de plus, parfaitement assuré que le reste me sera donné par surcroît. La philosophie m'ennuie, la théologie m'assomme, les paroles sans amour me sont inintelligibles, les raisonnements des sages m'apparaissent comme un cloaque de ténèbres et l'orgueil de l'esprit humain me fait vomir.

« Rappelle-toi... les expressions de Notre-Seigneur... « Je te » prends à témoin, je confesse devant toi mon Père, Seigneur du » Ciel et de la terre, que tu as caché ces choses aux savants et » aux prudents et tu les as révélées aux petits. »

« ... J'ai connu une très pauvre fille — Véronique — dénuée de science autant qu'on peut l'être mais dont le cœur flambait

comme toutes les étoiles des constellations. Elle ne savait rien, excepté son propre néant et l'obéissance irraisonnée telle que l'exige le pur amour. A cause de cela, elle fut élevée à la contemplation de la Gloire de Dieu et reçut des lumières si grandes que je ne puis y penser sans mourir d'admiration et d'effroi... »

« ... Ne te défie pas de ton cœur. Il sera toujours plus grand, plus fort que ton esprit, lequel te perdrait infailliblement si tu avais le malheur de ne compter que sur lui. Si tu savais comme je méprise le mien, comme je le bafoue et comme je le flagelle aussitôt qu'il entreprend de commander à mon cœur dont il ne doit être, suivant la nature, que le très humble et très obéissant domestique. Nous avons été formés à la ressemblance de Dieu, du Dieu qui est Trois en Un, le Père et le Fils dans l'unité de l'Amour. Ce qui correspond en nous au Père, c'est l'ensemble merveilleux de nos organes physiques et intellectuels. Le Fils est représenté par la faculté de connaître, c'est-à-dire la raison humaine; mais tout cela ne serait rien sans le Don d'Amour qui surpasse tout, qui est plus grand que tout, qui fait en nous l'harmonie suprême. Ceux qui n'obéissent qu'aux deux premiers sont des brutes de chair et d'orgueil, ceux qui suivent le troisième resplendiront un jour comme des soleils fussent-ils des monstres de laideur, fussent-ils des idiots, fussent-ils chargés de toutes les ordures de l'humanité... »

Outre les jours que cette lettre ouvre sur la psychologie de Bloy, elle en ouvre quelques autres sur notre sujet. Nous savons désormais ce qui fait un homme du Saint-Esprit, ce qui importe si le secret concerne la vocation très spéciale de Bloy à être l'annonciateur et introducteur du Saint-Esprit.

Bloy méprise son esprit et les œuvres de l'esprit, quitte à se tenir, en incidente, pour « parfaitement assuré » que « le reste », c'est-à-dire les dons de l'intelligence, « lui sera donné par surcroît ». Il ne connaît qu'une loi, l'amour, et quand il repousse les accusations d'orgueil, c'est toujours parce qu'il est contraire à l'Amour.

On aura sans doute aussi relevé l'appel qu'il entend dès l'enfance à une vocation religieuse exceptionnelle. On le compare à saint Thomas d'Aquin : il a en lui « de grandes choses » ; sa voix se fera « entendre à la chrétienté ». Il ne repousse pas l'hypothèse ; il se contente de l'accepter sous une forme modestement hypothétique : « Je ne sais si mes beuglements auront à la fin une telle puissance », mais ce qu'il ajoute aussitôt montre une liaison entre ces beuglements, ces appels à la chrétienté et la vocation aux dons du Saint-Esprit.

Et ce qui précise bien le rapprochement, c'est le rappel de Véronique. Nous la tenons bien là. Elle nous est représentée avec le caractère propre des âmes du Saint-Esprit. « Dénuée de science autant qu'on peut l'être », mais son cœur flambe. « Elle fut élevée à la contemplation de la Gloire de Dieu. » Notons bien ces mots. Sous la plume de Bloy, ils ont un sens précis. La Gloire de Dieu, c'est le règne visible du Saint-Esprit, c'est le Saint-Esprit dans ses relations mystérieuses avec la Rédemption, avec l'achèvement de la Passion de Jésus. « Elle reçut des lumières si grandes que je ne puis y penser sans mourir d'admiration et d'effroi ». Voilà celle dont il fut le confident, celle dont il reçut des révélations et, naturellement, sur le Saint-Esprit, parmi lesquelles il dut y en avoir qui concernent l'avenir de Bloy.

Rapprochons ce texte de celui dont nous sommes partis. De leur confrontation surgira un supplément de lumière :

« Il me fut imposé, par surcroît, d'être le dépositaire et le confident d'un secret inouï que je ne puis communiquer à personne — fardeau écrasant, épouvantable, qui m'a souvent jeté par terre ivre de douleur et suant la mort. » (Let. 5.)

« J'ai connu une très pauvre fille, Véronique — dénuée de science autant qu'on peut l'être. Elle fut élevée à la contemplation de la gloire de Dieu et reçut des lumières si grandes que je ne puis y penser sans mourir d'admiration et d'effroi. » (Let. 12.)

Dans le premier texte nous relevons « une confiance », dans le second une confidente. Dans le premier, un secret inouï ; dans le second, une visionnaire de la gloire de Dieu (qui est le secret du Juste, ne l'oublions pas), et qui reçoit des lumières très grandes, confondantes.

Bloy, dans l'une, s'il y pense « est jeté par terre, ivre de douleur et suant la mort » ; dans l'autre, il ne peut y penser « sans mourir d'effroi ». Il est vrai qu'il y a aussi « d'admiration ». Mais cela ne se contredit pas. Telle lumière peut éclairer un avenir effrayant.

(1) Voir *Revue* des 1^{er} et 8 août 1930.

(2) Saint Thomas d'Aquin.

tandis que l'ensemble des révélations et de l'attitude de Dieu à l'égard de cette âme choisie sont admirables.

Il semble que la preuve soit faite : le secret vient de Véronique, et c'est une révélation concernant Bloy sur le règne du Saint-Esprit.

* * *

Nous avons étudié nos textes avec minutie. On ne manquera pas de nous reprocher de leur attribuer, à force de les interroger, un sens plus précis peut-être que de raison. Ce serait mal connaître notre auteur.

Il écrivait ses lettres avec autant de soin que le reste de ses œuvres. Il les relisait, les corrigait, en gardait le double avec le soin qu'y mettait un Guez de Balzac. Cela seul obligerait à les traiter avec beaucoup plus d'attention que les lettres d'un autre, jetées, bâclées souvent. Ses lettres à sa fiancée sont, entre toutes, réfléchies, délibérées, soignées. Il lui dit : « Je voudrais t'envoyer des lettres admirables; j'ai mis des heures à écrire cette lettre », etc...

Mais il y a mieux. Outre qu'il emploie moins qu'un autre ses mots au hasard et par à peu près, Bloy ne parle que de ce qu'il a longuement ruminé. Le moindre mot, chez lui, cachait des fonds immenses de réflexion et de système. On va en avoir une preuve tout de suite dans la treizième lettre, du 3 novembre.

« ... Quand notre Père Jésus, ... voudra nous donner enfin l'un à l'autre par le sacrement de mariage qu'il a institué, notre bonheur sera si grand et si pur qu'il semble que les habitants du paradis pourront l'envier. C'est toi-même, ma chère épouse bien-aimée, qui seras alors, qui es déjà mon paradis de délices et remarque bien, mon amour, que ce mot n'est pas une simple caresse de langage, une de ces tendres exagérations par lesquelles les cœurs épris essaient de mettre un peu d'infini dans leurs sentiments. Il est rare, tu le verras, que je parle sans savoir profondément ce que je dis... »

Suit une allusion à ses théories sur le paradis et la femme.

Bloy n'employait jamais le mot, *hasard*, parce qu'« il n'y a pas de hasard », parce que le hasard est « le dieu des imbéciles ». Ce qu'il disait de ce mot nous pourrions le dire de tout autre. Bloy est de la lignée de Flaubert pour qui le mot est l'alpha et l'oméga. Sa littérature s'en est assez ressentie, hélas! Ecrire bien se résume pour lui à servir, à fourbir des mots. L'expression, l'a-t-il assez caressée, adorée! Le vocabulaire, — il avait lu, m'a-t-il dit, Littré oui, les cinq volumes, la plume à la main, consacrant cinq années à cet incroyable périple lexicologique. Son exégèse biblique est toute fondée sur le mot : elle ne consiste pas à étudier un auteur, un livre, des doctrines, mais à rapprocher des mots, à les remplacer les uns par les autres et à tirer de là ses idées. Par exemple, où il trouve *argentum*, il dit *verbum*! Son *Exégèse des lieux communs* applique le même principe. Elle s'empare des formules stéréotypées de la conversation, les retourne, les dépiaute, surtout les confronte avec des textes sacrés interprétés d'après sa méthode. Il espère ainsi donner au Bourgeois, la peur, l'horreur sacrée des termes dont il use et le réduire enfin à l'adoration ou au silence.

Dans ces conditions, on voit si j'ai traité mon auteur comme il le veut, en prétendant exprimer tout ce que ses mots peuvent donner et suer de sens.

Transcrivons la suite de cette lettre, elle nous livre tout un côté de notre héros :

« Le deuxième chapitre de la Genèse (1) est, à mes yeux, une figure symbolique de la femme. C'est une des découvertes dont je suis le plus fier, car je t'assure que cette exégèse est d'une beauté incomparable. Ah! Seigneur Jésus! que nous serions heureux dans la solitude, occupés uniquement de nous aimer en Dieu et de travailler pour nos frères en étudiant sa sainte parole. Quelquefois, quand je pense à cela, mon cœur oppressé de désirs est agité de palpitations presque douloureuses et il me semble que je vais tomber en défaillance.

« Dieu t'aime beaucoup, mon élève, ma belle conquête, ma ravissante et ma délicieuse terre promise. Dieu te prouve sa tendresse d'une manière exceptionnelle. Quoique les conversions ne soient pas des événements très rares, la tienne est, à coup sûr, d'une espèce extraordinaire. Vois comme les mouvements de la grâce ont été rapides en toi. Tu ne peux pas en juger aujourd'hui... Quel bel

avenir que le nôtre, ma chérie... Tout ce qui nous arrive est trop étonnant, trop surnaturel, trop marqué de la Main divine... Tu n'ignores pas, ma chère prédestinée, que tu es traitée avec une grande douceur, mais si tu savais les joies qui t'attendent! Si tu savais les délices du Saint-Esprit qui vont descendre en toi aussitôt que tu auras connu les Sacrements de la Sainte-Eglise infaillible! Ces joies sont telles, vois-tu, que le monde entier paraît un amas de boue, qu'on livrerait avec transport ses membres au plus effroyable bourreau. Je te le dis par expérience, il est impossible de comprendre ces choses ou de les imaginer quand on ne les a pas éprouvées. Tu seras ivre de bonheur... »

Si Marchenoir parlait ainsi à Véronique, — et pourquoi lui eût-il parlé autrement? — on comprend qu'il la poussât vers l'extase. Elle résistait encore moins que M^{lle} Molbech! Pareille direction susciterait des visions dans toute tête peu solide, or, c'était le cas de Véronique, au contraire de M^{lle} Molbech, fort instruite et remarquablement douée.

On voit aussi la passion de Bloy pour l'Écriture, sa fureur d'interprétation spirituelle et ésotérique. Sans autre pensée, sans autre conversation avec Véronique, on comprend qu'il donnât aux pensées de sa bien-aimée leur forme et leur couleur. Véronique transformait en prophéties, en paroles de Dieu, les conclusions exégétiques de son ami.

Preuve immédiate : quelque deux mois après avoir rencontré Bloy, non seulement M^{lle} Molbech est décidée à l'épouser, malgré ce que ce projet représente de paradoxal pour son milieu, accepte de changer de pays et de religion, mais encore parle de consacrer tout son temps à prier, à se sacrifier!

Son maître se sent obligé de la modérer :

« Tu veux faire le sacrifice de ton temps pour prier. Je crains une illusion. »

Soyez tranquilles, ce bon sens ne durera pas : aussitôt, il jette de l'huile sur le feu :

« Il y a environ quinze ans, alors que tu étais encore une fillette, j'ai passé des mois à demander à Dieu dans des prières qui ressemblaient à la tempête, qu'il me fit souffrir tout ce qu'un homme peut souffrir, pour que mes amis, mes frères, et les âmes inconnues de moi qui vivaient dans les ténèbres fussent secourues, et je t'assure, mon amour, que j'ai été exaucé d'une manière terrible... Eh bien, je suis à peu près persuadé que c'est ainsi que je t'ai conquise et que c'est par les douleurs infernales de quinze années que j'ai payé les joies prodigieuses qui vont t'arriver. (Il ne dit même pas, nous arriver.)

« Je te dis cela, ma chère femme adorée, parce que je veux tout te dire. Mais je pense aussi que je vais avoir tout payé bientôt, et qui sait si ta conversion bienheureuse ne doit pas être le signal de ma délivrance!... »

Comment être amoureuse et résister à de pareilles invites? Quelle conversion, quelle prière, quelles immolations ne paraissent urgentes?

Cueillette du 6 novembre :

« Les démarches inutiles que tu as faites pour moi... me sont une preuve de plus de ce que j'ai toujours observé depuis un grand nombre d'années. Jusqu'à l'heure inconnue de ma délivrance, rien ne doit me réussir, pas même ce qui réussit à tout le monde. Je ne peux pas périr. Je suis soutenu d'une manière admirable, incompréhensible, mais tout juste assez pour que je ne périsse pas et pour que je subsiste dans une espérance invincible en souffrant sans cesse. C'est ce que je t'expliquais hier soir.

« Ce qui me fait penser, néanmoins, que j'arrive à la fin de cette période si longue, si douloureuse et que le moment approche où j'aurai payé tout ce que je dois payer, c'est que mes forces s'épuisent. Si cette vie durait longtemps encore, je mourrais et cela ne se peut pas, puisque j'ai certainement une œuvre à accomplir.

« Je veux espérer, mon unique amour, que ta réputation n'aura pas à souffrir. Cependant, j'ai beaucoup d'ennemis... Il est possible que, jusqu'au jour tant désiré où je pourrai hautement t'appeler ma femme, il se produira des soupçons et de malveillantes paroles... Il faut mépriser cela et tout endurer pour l'amour de Dieu...

« Pour moi, je considère le monde (pour lequel Jésus a dit qu'il ne priaît pas) comme tellement vil que les outrages ne peuvent plus m'offenser. Si je ne me trompe pas, si je puis réellement appelé à faire ce qui me fut dit autrefois, je dois m'attendre à toutes

(1) Où se trouve décrit le paradis terrestre.

les malédictions, à toutes les calomnies, à des montagnes de boue sur ma tête, et cela, je t'assure me ne trouble pas... »

Bloy est donc chargé d'une mission. Il provoquera les calomnies, les pires injures, les malédictions. Mais c'est la partie la moins rude de sa mission. Il doit souffrir sans repos, toujours sur le point de périr, assuré à la fois de voir tout secours lui manquer et cependant de ne pas mourir, pour que sa mission ne soit pas vaine.

Voilà qui cadre assez avec le texte qui fut le point de départ de nos recherches. Inutile de souligner comme cette conviction est ancrée. La lettre d'hier en parlait déjà. Quelques heures ont passé et le thème reparait. Oui, nous tenons bien la clef de notre secret : Bloy a voulu être compris. Il suffit de le lire, mais de le lire bien, naturellement.

Nous avons vu comment Bloy presse une âme qui s'offre à lui; ceci, du 7 novembre, montre qu'on ne saurait exagérer cette pression :

« Je serai secouru, délivré, quand tu appartiendras véritablement à Dieu dans son Eglise. Et cela presse d'une façon terrible. »

* * *

Plusieurs lettres passent sans nous apporter de clarté. Voici pourtant une phrase de la vingt-sixième lettre, dimanche 15 décembre : « Cette espèce de combat énorme que j'ai subi me donne à penser que la fin de l'épreuve est proche, parce que, autrement ce serait la mort ».

Toujours cette pensée que le triomphe doit venir avant la mort. Il en vivait.

Le 7 janvier 90, lettre particulièrement importante :

« J'ai tant attendu, tant désiré, tant prié et mon cœur a été tellement crevé de chagrin qu'il me semble que je ne peux plus vivre si un peu de bonheur ne m'arrive enfin. Ce matin je me suis levé en proie à une mélancolie affreuse, en songeant à cette journée nouvelle qui serait probablement semblable à tant d'autres et qui ne m'apporterait sans doute aucune joie. Le beau soleil qu'il faisait et que j'aurais salué avec transport si mon âme eût été libérée de ses angoisses, augmentait encore mon affliction. Depuis longtemps déjà, j'ai tout au fond de moi cette impression très nette et qui doit se rapporter à quelque profonde réalité mystérieuse, que je ne suis pas ce que je devrais être, que je n'ai pas ce que je devrais avoir, que je suis en quelque façon, frustré d'un héritage qui m'appartient et est détenu par des mains injustes. Je sais que cette pensée peut paraître folle. Cependant, je n'ai pu l'écarter, même dans la prière.

« A l'époque où j'arrosais continuellement de mes larmes les pieds du Seigneur, la même formule revenait sans cesse : Délivrez-moi, brisez mes chaînes, reconduisez-moi chez mon père, dans ma patrie, dans ma maison, et faites que ce qui m'appartient me soit rendu pour que vous soyez glorifié dans votre justice! J'ai prié ainsi pendant des années avec une ferveur, une force indicibles et des larmes à torrents. C'étaient alors des larmes d'amour, de joyeuses larmes d'espérance et de joie. Mais les catastrophes sont venues, les douleurs d'enfer, les déceptions infinies et j'ai été fait semblable à un puits de larmes amères. Quand cet être exceptionnel commença à perdre l'équilibre de sa raison, il ne fut plus question de moi dans ses navrantes et désolées supplications que comme d'un lamentable *captif* opprimé par des démons. Mon Dieu! quels souvenirs effrayants! Cela s'accordait si bien avec mes pressentiments les plus anciens, avec l'instinctif mouvement de ma perpétuelle prière, qu'il me semble que cette parole était comme un dernier éclat de lumière au bord du gouffre où l'étonnante malheureuse était sur le point de tomber.

« On a souvent admiré que je conservasse l'espérance au milieu de mes abominables misères. Mais ma chère Jeanne, c'est qu'il m'a été beaucoup promis et d'une manière qui ne permet pas de douter. Je te le dis en présence de Dieu avec une assurance infinie : il n'y a pas d'homme vivant à qui de plus merveilleuses promesses aient été faites, d'une manière plus clairement divine, accompagnées de signes plus sensibles et plus certains. Une erreur sur ce point serait monstrueuse, inconcevable, car Dieu ne se moque pas de ses créatures. Comment et pourquoi des déceptions si terribles? Je n'en sais rien, je n'y comprends rien, mais il n'est pas possible que je me sois trompé. J'ai mon témoin, le témoin de Job qui est

au milieu des cieus et j'ai souvent, bien souvent désiré dans la furie de mes prières que ce témoin fut semblable à un roi présent et visible sur notre terre, pour m'accrocher importunément à lui, pour me suspendre à son manteau, jusqu'à ce qu'il voulut déposer selon la justice, en faveur du misérable qui a reçu sa parole et qui ne peut plus compter que sur lui. Oh non, mille fois non, je ne me suis pas trompé et je renoncerais plus facilement à ma vie qu'à cette certitude, s'il était possible de mourir sans renoncer aux promesses mêmes dont j'attends avec une foi sans bornes l'accomplissement infaillible. Mais mon Dieu, si longtemps attendre dans les ténèbres, dans le deuil, dans l'esclavage le plus abject, dans l'affliction, dans l'angoisse continuelles! Quel est l'homme qui voudrait supporter une vie si dure? »

Plusieurs choses ici sont manifestes.

Dès l'origine, un goût du malheur, de la tristesse, du sacrifice, inné, secret, capable de tout gâcher, de tout noyer dans les larmes de l'amertume accompagne partout Bloy, crée en lui un malaise, un besoin d'autre chose, une sensation d'exil, un désir, un pressentiment de la patrie future.

Il a eu aussi, très antérieurement, une vie spirituelle ardente. On en surprend l'indice dans telle lettre à Landry ou dans telle note du *Mendiant ingrat* ou tout autre volume du *Journal*.

Quand Véronique, « l'être exceptionnel » a commencé à perdre la raison, elle parlait de lui comme d'un captif. « Cela s'accordait si bien avec ses pressentiments les plus anciens, avec l'instinctif mouvement de perpétuelle prière », qu'il lui semblait entendre comme un écho encore de la voix de Dieu.

C'est qu'il s'était peint à elle comme un captif. S'appelait Joseph (1), il avait vu là une relation avec le captif de la citerne et surtout de la prison de Putiphar. Véronique, suivant jusqu'au bout ses souvenirs, ne voyait, même folle, son Léon que comme il s'était dépeint et elle priait pour « sa délivrance ».

Quant à Bloy, il était si persuadé que Véronique était éclairée du ciel, que ses moindres paroles lui étaient vénérables. Parce qu'il se reconnaissait en ce qu'elle disait — et pour cause puisqu'elle le répétait! — il lui paraissait que sa parole, même démente, était inspirée, que son regard, même errant, était éclairé de Dieu!

Dans cette lettre, aussi importante pour ce qui nous intéresse que dramatique et poignante, on lit encore :

« Il m'a été beaucoup promis... il n'y a pas d'homme vivant à qui de plus merveilleuses promesses... Il n'est pas possible que je me sois trompé... » et le reste.

Comment être plus affirmatif, plus solennel? Il s'agit bien là, sans méprise concevable, d'une révélation divine, non d'une promesse humaine. Il est même parlé de signes, c'est-à-dire de preuves miraculeuses destinées à sceller l'authenticité céleste des révélations.

Ces signes, on verra que Hello les réclamait aussi. Quels ont-ils été? Bloy ne paraît pas l'avoir dit ni même y avoir jamais fait de plus précise allusion. Il dut y avoir des rencontres de mots, de personnes ou d'événements. Des secours inattendus, par exemple, sont arrivés à point. Ces épisodes dont toute vie est pleine, constituent des interventions de la Providence ordinaire — on en trouve dans la correspondance ou le *Journal* de Bloy par paquets — il les recueillait.

Je doute qu'on trouve davantage. Ce n'est pas que Bloy ne fut en quête, ne suivit anxieusement, sans repos, à la piste, les signes de Dieu.

« Il faut que Dieu me fasse bientôt miséricorde et qu'il me délivre sans retard, car je sens que je perds ma pauvre âme et que ma belle espérance va s'éteindre. »

« Je renoncerais plus facilement à la vie qu'à cette certitude, s'il était possible de mourir sans renoncer aux promesses mêmes dont j'attends avec une foi sans bornes l'accomplissement infaillible. » Tout à l'heure il disait : « Il n'y a pas d'homme vivant à qui de plus merveilleuses promesses aient été faites », vivant, ne devant pas s'entendre de ceux qui ont vécu, en général, mais de ceux qui vivent en ce moment, ce que prouve ce mot : « impossible de renoncer aux promesses ».

La promesse, c'est que Bloy verra vivant le règne du Saint-Esprit et qu'il y jouera un rôle.

Le reste, ce sont hypothèses de Bloy, conclusions de son exégèse et de son système.

(1) Marie-Joseph-Léon Bloy.

« Toi, que la volonté de Dieu, dit-il, a placée à côté de moi, sur mon cœur désolé, pour partager ma destinée mystérieuse, te souviens-tu de ce que je t'ai dit de l'argent ? O quel admirable symbole ! Eh bien, il a fallu que je fusse toujours privé d'argent pour signifier mon dénuement de la substance ineffable qui est représentée par l'argent dans l'ordre merveilleux des divines préfigurations. Je voudrais pouvoir, je voudrais savoir t'expliquer les choses que j'entrevois et dont la vision lointaine me brûle le cœur quand je me souviens de ce qui me fut promis autrefois. »

Par ces paroles, il est visible que Véronique n'a pas parlé avec détail. Elle ne savait que ce qu'on lui disait et Bloy n'ayant pas encore d'hypothèse plausible ou cohérente sur la nature de cette venue du Saint-Esprit, la gloire de Dieu, le rôle de l'homme là-dedans (Elie, saint Jean-Baptiste, Simon le Cyrénéen), Véronique n'a rien pu dire. Bloy continue à chercher, éclaire sa lanterne par l'exégèse.

Et dans sa misère, il se raccroche à sa misère elle-même ; plus tard, il se raccrochera au génie (1).

Le 1^{er} février 90, rien sur le secret, mais un coin de la psychologie de Bloy, semble se découvrir qui a son importance quand on veut juger du secret.

« J'ai déjeuné hier avec Camille (2)... Comme il est mon confident et que je me lamentais sur une situation si compliquée et en apparence inextricable, il m'interrompit brusquement. — Asez, me dit-il, vous ignorez l'avenir, tout s'arrangera ! — A quoi pensait cet homme singulier, je n'en sais rien, mais il est sûr qu'une force étrange sort de lui et j'en ai senti l'effet tout de suite. »

Bloy n'agit pas par raison, du moins par preuves et raisonnements. Les faits, les idées, ont peu de force sur lui, sinon *par éclairs*. Il agit par intuition, sentiment, suggestions, impressions fugaces mais profondes.

Ce Camille qui n'est pas un croyant — c'est noté dans une lettre précédente (pp. 105, 107, 111) — qui n'a que de l'affection et une bonne volonté impuissante, qu'est-ce que son mot peut indiquer ? Rien. Mais il a parlé *avec force*. Bloy a été saisi. Il a parlé vaguement et cela a permis à Bloy de rêver. S'accordant avec son besoin d'attendre tout de la Providence, d'espérer sans rien faire (3), Bloy a repris confiance. Il ne lui en faut pas plus. Lui qui attend son salut de tous, sauf de lui, pourquoi n'aurait-il pas attendu de Véronique la révélation de sa destinée ? Avidé de joie, sentant fermenter en lui de vagues aspirations, pourquoi ne l'aurait-il pas, en s'épanchant, suggestionnée dans son sens, quitte, ensuite, à la croire sur des indices de rien, seulement *parce qu'elle a parlé d'un air inspiré* ?

Le 14 février 90, nouvelle confirmation de ce que nous avons rencontré si souvent : cette certitude où est Bloy de ne pas mourir puisqu'il n'a pas vu le règne triomphant du Saint-Esprit.

Dans sa dernière lettre, du 12, il avait écrit une chose qui... a effrayé sa correspondante, qu'il en était à envisager le suicide.

« Pendant ces deux jours, 10 et 11 février, je me suis vu abandonné de Dieu, incapable de te rendre à jamais heureuse, sans aucun moyen d'accomplir mon œuvre et mon amertume a été si grande que j'ai désiré la mort. Le croiras-tu ? Je me suis vu sur le point d'écrire à Landry, de venir rue Blomet et d'avoir pitié de mon corps. »

« Je n'ai pu m'empêcher (de te l'écrire). Je voulais que ma pauvre âme, écrit-il le 14, t'apparût dans toute sa misère et dans toute sa faiblesse. Mais rassure-toi, je suis bien gardé. Ma raison et ma foi me disent que je ne *pourrai* rien entreprendre contre moi, à cause de la volonté de Dieu qui me destine certainement à accomplir un de ses desseins. Je suis persuadé que je ne peux pas mourir auparavant, ni par la misère ni autrement. C'est une idée très forte et très vivante en moi. Je te l'ai dit, ma vie est une espèce de miracle et depuis des années, je me vois investi de surnaturel. Cela est en dehors de moi, indépendant de mes mérites ou de mes démérites. C'est Dieu qui fait ce qui lui plaît. Je t'ai déjà fait remarquer cette merveille. Quoi que je fasse, que je m'aide ou que je ne m'aide pas, que j'accomplisse de bonnes ou de mauvaises actions, ma destinée suit son cours uniforme, c'est-à-dire que je

suis soutenu tout juste assez pour subsister en souffrant jusqu'au jour marqué. Ce jour est inconnu, mais j'ai le sentiment intime que tout ce que je tenterai auparavant pour sortir de ma prison, par n'importe quel moyen, serait absolument inutile. Donc il faut avoir pitié de moi puisque je suis malheureux deux fois, ayant à souffrir une peine que personne ne pourrait comprendre ; mais il ne faut pas craindre de me voir périr. »

Bloy n'a pas à se préparer pour être choisi. Sa destinée est fixée. Il n'a qu'à attendre. Tout se déroule automatiquement. La prophétie qui le concerne n'est pas conditionnelle, il fera quelque chose avant de mourir, telle est la consigne d'En-Haut, et ce sera pour la gloire de Dieu. Fonction de cet avenir, le présent est déjà tout providentiel. Si Bloy souffre, s'il est pauvre, en cela même, il remplit déjà son rôle mystérieux. La route qui va au triomphe passe par l'ignominie. On se rappelle la théorie sur l'argent et la pauvreté.

Mais il est clair, désormais, que si le secret obsédant jette à certains moments par terre l'élu de Dieu, c'est surtout parce que la douleur est immédiatement et pour un temps indéterminé exigée de Dieu. Tout doit être payé, la vocation personnelle, le salut des autres, amis et frères, et aussi ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ. Après, seulement, le triomphe.

Le secret, en tant qu'il révèle l'avenir, est, dans un sens, grandeur et joie. D'où l'incessant rebondissement d'un malheureux que tout déçoit en vain. Même le martyre le réjouit, il est si loin ! La ruine des autres, au fond, on peut dire qu'il s'en fiche, ils ont tout mérité. Ce qui le torture, c'est cette exécration misère, ce lourd isolement du cœur dont il est accablé et tout criant.

Un dernier mot de cette lettre enfin, éclaire quelque chose du texte énigmatique initial : « Je suis malheureux deux fois, ayant à souffrir une peine que personne ne pourrait comprendre ». Voilà l'explication de l'impossibilité où est Bloy de communiquer son secret. Cela ne lui est pas défendu, certes. Mais à quoi bon ? On ne comprendrait pas.

Dans la même lettre, M^{lle} Jeanne Molbeck, rendant malgré son luthéranisme, les armes à la Sainte Vierge, Bloy s'évanouit, se perd dans une dissertation peu satisfaisante sur les relations du Saint-Esprit et de la Sainte Vierge (1) : « Toutes les fois que dans la Bible, je rencontre le mot *Gloire*, je lis indifféremment Marie ou l'Esprit-Saint. Quand Dieu, qui seul en a le pouvoir, t'aura complètement éclairée, nous étudierons ensemble ces textes sacrés et tu en auras des éblouissements, tu en crieras et tu en sangloteras d'admiration, car alors tu verras distinctement, face à face, la Troisième Personne divine. Mais... aussi longtemps que tu n'auras pas connu Marie et que tu ne lui auras pas donné ton cœur, tu seras dans les ténèbres parce que c'est en elle et par elle seule que le Saint-Esprit peut être obtenu... D'autres que moi ne te le diraient pas... »

« ... RIEN ne nous vient de Dieu, sinon par Marie — c'est-à-dire par l'Amour de Dieu et par sa gloire... Maintenant, si tu me demandes comment il se fait que Marie, qui était une vraie femme ou plutôt la vraie femme, comme Jésus était le vrai homme, se trouve tellement confondue avec la Troisième Personne divine qu'on ne puisse les séparer, je serai forcé de te laisser sans réponse. Je ne suis pas le confident de la Sainte Trinité... »

Toujours cette hantise : Jésus même est fonction de la Troisième Personne ! Et Marie n'a tant d'importance que comme épouse du Saint-Esprit. C'est par là que la Salette rejoint les révélations personnelles à Bloy.

L'Eglise nous dit couramment que toutes les grâces nous viennent de Jésus par Marie. Mais elle y met une nuance qui permet à Bloy de prétendre que personne ne parle comme lui. Cette restriction, pour lui pleine de sens, on commence à le voir, est que par Marie, il entend l'Amour de Dieu et sa Gloire, c'est-à-dire la Troisième Personne divine.

Il faut bien ici formuler une remarque que chacun a dû faire en cours de route. A peine ouvre-t-il l'Écriture, qu'il semble que le ciel s'ouvre sur lui : le mot extase lui paraît à peine suffisant pour exprimer sa joie. Il ne parle pas moins fort de ses sentiments : ivre de bonheur, haletant, suant la mort. Rien n'est modéré chez lui, mais surtout dans son expression. Il reconnaît parler de ses douleurs avec un peu de littérature (2). Tout cela ne veut-il pas dire que Bloy exagère ?

(1) *Mendiant*, p. 40, 10 mai 1892.

(2) Qui est ce Camille ? Nous l'ignorons. Les lettres de Bloy ont été éditées de telle façon qu'une foule de renseignements qui seraient agréables et parfois indispensables, nous sont refusés. Pas une note complaisante ou intelligente. On nous met l'eau à la bouche, puis on écarte la coupe.

(3) Un fonds d'oriental, Bloy l'a dit de lui dans cette même lettre, p. 113.

(1) Charles BUET, dans son *Paul Féval*, rapporte une lettre de Féval à Bloy, où il lui avoue qu'il ne comprend rien à ses doctrines sur la Sainte Vierge.

(2) Lettres 35 et 36, pp. 117, 121.

Il est de Périgueux, proche de Gascogne; sa mère est Espagnole et l'Espagne a le verbe truculent. Ajoutons que Bloy, si fort et même si bien équilibré à beaucoup de points de vue, est d'une sensibilité légèrement morbide. On le perçoit à lire certaines de ses lettres à Landry. Même les lettres, plus tardives, à sa fiancée ne contredisent pas cette impression. Elle qui est du Nord, fille tendre mais plus timide en ses manifestations, a souri un jour de ce ton où il prétend enfermer « l'absolu ».

De là à conclure que le secret dont il est pantelant est, comme ses extases à la lecture de l'Écriture, transposé sur un mode littéraire catastrophique et paroxystique, il y a de la marge, il n'en demeure pas moins que Bloy a dû un peu se monter la tête, n'aurait-il pas du moins forcé la note? On se le demande une fois ou l'autre. Est-ce tellement irrespectueux? N'est-ce pas simplement mise au point? Oui, mais alors comment expliquer que, vingt-cinq ans après, il y croyait toujours aussi fort?

Le 15 février :

« Je n'ai jamais cessé d'aimer Dieu et je me suis toujours senti capable de donner ma vie pour sa Gloire, s'il l'avait fallu. Mais depuis la catastrophe horrible de Véronique, l'esprit de prière est sorti de moi. J'ai eu dans le cœur comme un ulcère, comme une plaie douloureuse que d'autres malheurs ont encore élargie et envenimée. D'un autre côté, j'ai été livré à la convoitise déréglée de mon sens charnel et je n'ai jamais pu retrouver mon ancienne piété qui fut vraiment extraordinaire. Alors, je me suis souvent dressé contre Dieu, lui reprochant de m'avoir abandonné. Cette souffrance... de me sentir comme exilé est venue s'ajouter aux autres pour les aggraver... »

« ... Ma raison toujours intacte et toujours éclairée par la foi n'a pas un seul instant vacillé, mais mon cœur, hélas! mon pauvre cœur! Qui pourrait croire que ce même homme qui voit si clairement la gloire de Dieu est livré chaque jour aux plus violentes tentations et n'est pas un seul instant maître de son cœur? »

« ... Il y a beaucoup d'années, j'ai demandé à Dieu pendant de longs mois de me faire souffrir pour mes frères et pour lui-même dans mon cœur et dans mon âme... Lorsque je reçus le dépôt de cet être prodigieux que j'ai nommé Véronique, je me crus exaucé, ayant beaucoup à souffrir chaque jour par l'angoisse continuelle d'une pauvreté extrême dont il me fallait préserver ce vase de louanges infinies. Mais en même temps, j'avais des révélations, des joies célestes que les anges eussent enviées. Ce n'était donc pas encore la vraie souffrance. Mais lorsque Dieu vint me reprendre ce qu'il m'avait fait l'honneur de me confier, je connus enfin ce que c'est que d'être vraiment malheureux!... Avant été visiblement créé pour chercher la Femme, ayant reçu à ce sujet des lumières exceptionnelles, et me voyant soudainement privé de mes lumières, destitué de toute joie, de toute prière, me sentant désormais tout seul, tout faible et abandonné d'une manière infinie, l'impulsion de ma nature a continué pourtant et je me suis éperdument acharné à la poursuite de l'amour... mes expériences ont été épouvantables... On aurait cru que mon approche donnait le mal de la mort!

« Je te demande pardon, Jeanne, de ces tristes confidences, mais notre amour est arrivé à un point tel qu'il faut que tout soit dit entre nous... Songe qu'après ces épouvantables douleurs, ayant le cœur en lambeaux et me faisant horreur à moi-même, j'ai continué à chercher. Ce mot-là dit tout... »

Les précisions sont formelles : avant le mariage, Véronique est bien le nœud vital. C'est à elle et à nulle autre que tout se rapporte. Entre la conversion des débuts (1866) et elle, s'étend une période de grande ferveur, mais Véronique en est le couronnement et la consécration. Après, il n'y a que chute.

Sur cette époque de ferveur, ne nous trompons pas. Malgré ce « j'avais des révélations, des joies célestes », on errerait singulièrement si l'on s'imaginait que ces révélations, ces joies fussent personnelles. Non. Véronique avait des révélations, et c'est en les communiquant qu'elle en grisait Bloy. Véronique tombée dans le gouffre, Bloy n'a plus rien. Il en est tellement étourdi, désespéré, qu'il abandonne Dieu. Oh! il garde sa foi, continue même à vivre sur le fonds d'idées accumulées en de meilleures heures. Peut-être utilisait-il toujours ses méthodes d'exégèse et d'investigation divine. Frappé de la foudre, il meurt lentement. Plus de ferveur, plus de sève pour le devoir. Autant que jamais, il sent le besoin d'aimer. Avec son habitude de poursuivre en tout des symboles,

il y trouve une raison de chercher encore l'amour, la femme (ou leur ombre, leur faux-semblant) Tout Bloy n'est-il pas là? Et il s'abandonne à ses sens.

Sans Véronique, il n'est rien dans l'ordre divin, voilà le fait. Chose étonnante et qui éclaire à fond ce qu'il dit quand il se compare à un enfant, à un Oriental indolent, à un fataliste, Bloy ne prend pas son salut, sa perfection à son compte. Il observe dans les événements *si le salut lui vient*. Il l'attend, il ne le fait pas. Il est sauvé, ne se sauve pas. Il est sauvé si d'autres lui apportent la lumière, se sanctifient pour lui, se précipitent dans le ciel en le tirant après eux. Oh! il n'est pas une nature basse! Il aurait horreur de rester inactif, il fait quelque chose, mais jamais tout. Jamais il ne se renonce tout à fait; jamais il ne prend son parti une bonne fois de s'oublier, de ne penser qu'à Dieu ou aux autres. Il a besoin de se sentir aimé, d'être servi, porté, dorloté, admiré, caressé, adoré. Plus de religion s'il n'est pas aimé; du moins plus de ferveur. Il songe à se faire religieux : Bénédictins, Trappistes, Chartreux, tour à tour, l'ont vu désireux, indécis. Il a fait au moins à quatre reprises des retraites dans ce sens, il ne s'est jamais décidé.

Le 8 mars, un cri confirme tout :

« Je suis certain de triompher un jour. Si je ne triomphais pas, aucun homme n'aurait pu jamais être trompé plus cruellement car j'en ai reçu la promesse dans des circonstances véritablement divines. J'ai été accablé de signes surnaturels et quoiqu'aujourd'hui je ne sois plus qu'une ruine en comparaison de ce que j'étais alors, quelques-unes de mes paroles ont pu te faire voir de quel merveilleux incendie mon cœur fut autrefois consumé. Le pauvre, le famélique, le mendiant, le fou, le désespéré, se relèvera dans sa force, et les êtres généreux qui auront eu pitié de sa souffrance, qui l'auront aimé à cause de sa souffrance, auront part à son triomphe... J'ai l'air d'un aliéné en parlant ainsi, mais je ne puis parler autrement, et tu es la seule qui me comprenne un peu. Ah! ma chérie, si tu savais comme tu es la seule! J'ai pourtant de bons amis, de très nobles cœurs très dévoués, mais il n'en est pas un à qui je pourrais dire ce que je te dis sans apercevoir en eux, presque aussitôt, la bienveillante pitié que doivent produire sur les gens raisonnables, les discours d'un insensé. J'ai fait l'expérience quelquefois, et je sais à quoi m'en tenir... »

Ainsi, sans doute possible, il n'y a de secret que parce que nul n'a voulu entendre. Bloy s'est confié mais on s'est esquivé. En 1889, sa fiancée seule l'écoute, aussi lui dit-il tout.

Nous avions raison de chercher auprès d'elle le mot de l'énigme. Il y est.

Qui, désormais, supposera qu'il soit autre que ce que nous disons, s'il veut exprimer, comme nous l'avons fait, les confidences à la bien-aimée, de façon à n'en laisser rien échapper?

Ce qui est sûr, c'est qu'elle sût entendre, l'excellente fille, épousant le secret en même temps que l'homme. Sur ce point comme sur le reste, Léon Bloy et sa femme n'ont jamais fait qu'un.

Jamais elle n'a douté. Dieu sait les épreuves qu'elle traversa. Toute autre femme se serait découragée, rebiffée, révoltée. Elle a tout subi sans se plaindre, sans pâlir. Ayant eu l'honneur de la connaître, j'ose affirmer qu'elle témoigne de la puissance, du prestige et aussi de la magnificence d'âme de son seigneur et maître. Elle est la plus belle œuvre de Bloy.

Elle a cru, et, jusqu'à la fin, attendu.

Son mari était à la mort qu'elle se dévouait pour le soulager — est-il besoin de le dire — mais sans hésiter pour cela :

« Il ne pouvait pas mourir puisque le Saint-Esprit ne s'était pas manifesté », m'a rapporté un écho sûr, quelqu'un que j'avais mis au courant du secret.

Quand elle était veuve, je lui ai expliqué qu'une des raisons qui m'avaient retenu sur la réserve dans les dernières années, c'était l'impossibilité où j'étais d'adhérer et de paraître adhérer au secret de la Salette et aussi au secret particulier de Bloy.

Les prophéties ne sont jamais comprises qu'après l'événement, me répondit-elle. L'événement montrera que Léon avait raison, quoique autrement.

Dans la préface qu'elle a mise au livre posthume *Dans les Ténèbres*, elle a écrit :

« Il n'avait pas seulement reçu un don qu'on pourrait appeler d'intuition surnaturelle : un dépôt lui avait été confié. Il est presque certain que chaque vie recèle son puits de ténèbres ou de lumière, secret entre lui et son Créateur, qu'il le sache ou non.

« Toute sa vie, Léon Bloy a porté le poids de son secret à lui, secret éblouissant et terrible pour la faiblesse humaine.

« Combien de fois m'a-t-il dit : Je dois tout à cette intervention dans ma vie. Ses yeux avaient été dessillés par un événement inouï et le sens de l'Écriture lui avait été découvert.

« L'aveugle-né, c'est lui-même ! Comme dans l'Évangile, Jésus lui a guéri les yeux avec « de la boue », et c'est lui-même qui, en réponse à nos questions indiscretes, nous dit : « Je ne sais qu'une chose, c'est que j'étais aveugle et que, maintenant, je vois. »

L'échec des espérances de Bloy préoccupe ici celle qui les a partagées. Elle essaie de s'affermir en expliquant. Mais le seul fait qu'elle explique montre qu'elle a conscience de la méprise.

PAUL JURY.

(A suivre.)

Alliances économiques

Etats-Unis d'Europe et Etats-Unis d'Amérique

Voilà un sujet de conversation facilement soulevé de nos jours, et prêtant à des développements enthousiastes. On s'imagine qu'une union économique est le remède de toutes les difficultés industrielles et commerciales; on blâme sévèrement l'acuité des nationalismes, assurément encombrants, et les détours de la politique, qui font perdre un temps précieux. Il semble bien qu'un pareil point de vue fasse considérer la question à travers un prisme de bienveillance optimiste.

Au fond, l'économiste européen est porté à regarder les Etats-Unis avec envie. Cela se conçoit mais ne facilite pas la marche des choses. Lorsque le Congrès américain décida de confier les douanes et le règlement des transports de tous genres à la compétence exclusive des autorités fédérales, l'économie moderne n'existait pas et rien n'a été plus aisé que d'installer le colosse industriel d'outre-Atlantique en fonction d'une situation aussi favorable que le libre-échange absolu sur un continent; il n'y avait, pour cela, ni industries à ruiner, ni population à sacrifier, ni courants économiques ou situations sociales à bouleverser.

En Europe, il n'en est pas de même. Cependant des alliances économiques y ont réussi; il suffit de rappeler le *zollverein* allemand, qui a dû compter avec des droits acquis, mais qui s'est formé en plusieurs étapes, par l'union des *zollvereins* du nord et du sud de l'Allemagne avec le *Steuerverein*, au bruit des armes. Ce *zollverein* s'est même agrandi par des traités de commerce, dus au chancelier comte de Caprivi, et a constitué un immense marché de l'Europe centrale et orientale dont l'industrie allemande a tiré un admirable parti; mais pourquoi a-t-il réussi, si ce n'est parce que ses éléments se complétaient et s'articulaient convenablement, parce que l'un donnait ce qui manquait aux autres, et non pas uniquement parce qu'il formait un large marché intérieur. Il a d'ailleurs fallu reculer, et le prince de Bulow se fit le champion de l'agriculture allemande que ce système écrasait. On avait pu se rendre compte aussi que l'exportation vers les pays lointains était également nécessaire et que tout système économique capable de satisfaire la vie moderne devait être mondial. Telle était la raison d'être des politiques coloniales.

Dans sa réponse à l'habile projet de M. Briand, d'ailleurs si finement équilibré qu'aucune critique ne le touche fort, le gouvernement fasciste place cette remarque très opportune que l'unité géographique « ne représente pas une unité civile qui puisse être isolée dans la solution des problèmes de l'organisation politique et économique du monde »; il en est ainsi de l'Europe : ce n'est

nullement parce qu'un pays est européen, qu'il sera économiquement bâti de manière à faire de son commerce un avantage pour les autres Etats européens et réciproquement. Il se peut parfaitement qu'il ne produise rien d'autre ou de mieux qu'eux, et sa situation géographique peut l'orienter d'une manière bien plus profitable vers un pays d'outremer.

Aussi, les alliances économiques ont-elles été jusqu'à présent basées sur un choix plus ou moins judicieux de ses alliés, choix d'ailleurs prudemment limité dans ses obligations de durée. Pourquoi changer de méthode aujourd'hui, si ce n'est pour la théorie raison qu'il faut opposer les Etats-Unis d'Europe aux Etats-Unis d'Amérique? C'est là, sans doute, un argument qui en impose aux masses et dont l'opinion est friande, mais il faut voir de plus près quelle est la réalité de l'union économique, ou plutôt de l'unité économique, à laquelle il faudrait s'opposer, sur laquelle il faudrait se modeler.

* * *

Est-il permis de rappeler, d'abord, que les Etats-Unis d'Amérique ne forment qu'une très petite partie du double continent? Il y a à côté d'eux le Canada, le Mexique, l'Amérique Centrale, le Brésil, l'Argentine, le Chili pour ne mentionner que les plus importants, et ces pays sont précisément d'excellents *partners* pour une alliance économique avec un pays industriellement développé. Les Etats-Unis le savent bien et la doctrine de Monroë comme l'Union Panaméricaine trouvent là une sérieuse raison d'être.

Mais leur désir d'expansion sur ces marchés neufs se trouve fort lié par leur politique protectionniste, c'est-à-dire leur système d'exclusivité du marché national pour les producteurs nationaux. Avoir comme champ de développement un pays de 9,420,000 kilomètres carrés sans aucune entrave douanière, habité par 120 millions d'individus aimant la dépense, est un élément favorable à l'expansion de toute industrie. Mais, cela ne suffit pas et les Etats-Unis ont bien plus : ils ont des ressources minières considérables et d'une facilité d'extraction inouïe; le fer, le cuivre, le charbon, le pétrole sont groupés de façon à se combiner en produits métallurgiques avec le minimum de main-d'œuvre et en des quantités toujours croissantes; un sol fertile et un climat varié font croître le coton, le tabac, le blé et toutes les céréales, la canne et la betterave à sucre comme tous les produits de l'élevage; une population avide de travail et de richesse obtient de ces ressources le rendement le plus large possible et se prête sans résistance à tous les désirs des marchands chargés de vendre et de placer les fruits de son travail. Voilà de nombreux atouts pour procurer une prospérité uniforme. Considérons donc où en est l'unification économique du pays.

Sans aucun doute, de San Francisco à New-York, de Buffalo à la Nouvelle-Orléans, tous les magasins se ressemblent, toutes les affiches sont identiques, beaucoup d'articles de détail se vendent sensiblement au même prix. Mais, les salaires diffèrent considérablement; par exemple dans la profession des travailleurs du fer, la paie dans les Etats de l'Ouest est 1,44 fois ce qu'elle est au Sud, pour les maçons ce coefficient est de 1,46, pour les charpentiers de 1,44, pour les peintres de 1,47, pour les plombiers de 1,57, pour les manouvriers de 1,67. Cela signifie assurément des différences dans la façon de vivre et dans beaucoup de prix de revient. Si nous nous demandons quelles sont les différences de prix pour les produits demi-fabriqués, nous les constaterons considérables à cause des frais de transport : il suffit de se rappeler pour s'en faire une idée, qu'une tonne de fonte peut être transportée d'Europe à New-York pour 3 dollars et à San-Francisco pour 4 dollars, de Calcutta à New-York pour 5 dollars alors que de New-York à San-Francisco un pareil fret reviendrait à 6,72 dol-

lars par mer, et par terre : de 14 à 23 dollars. Ceci nous prouve une fois de plus, que les océans et les mers sont très loin de constituer des barrières pour les marchandises; au contraire. Or, la configuration géographique des Etats-Unis, des chaînes de montagnes le long des côtes avec une cuvette centrale, est peu favorable à la grande richesse des voies fluviales. Du plus, il faut l'avouer, la grande artère du Mississipi avec ses larges affluents : le Missouri, l'Ohio, l'Arkansas, n'a pas été bien mise en valeur. Maintenant seulement, on y travaille avec ardeur; le major général T. Q. Ashburn, président de l'Inland Waterways Corporation, donne toute son activité à la réalisation de ce vieux plan de Cavelier de la Salle et des grands pionniers français sous Louis XV : unir le golfe du Mexique au système du Saint-Laurent. On doit canaliser l'Illinois jusqu'à Chicago et rejoindre ainsi les Grands-Lacs. Il existe alors un second plan infiniment plus important : la canalisation du Saint-Laurent au-dessus de Montréal, par-dessus le Niagara jusqu'au système des Grands-Lacs. Chicago, port de mer, voilà le grand rêve. Mais le Canada ne veut pas en entendre parler; un pareil chef-d'œuvre exigerait d'immenses capitaux, que seuls les Etats-Unis sont à même de fournir, et cela amènerait bien vite le vasselage du Dominion, encore trop peu développé pour trouver lui-même un assez grand intérêt dans le projet.

Ce projet lui-même renforcerait-il l'unité économique américaine? Écoutons les querelles qu'il suscite : Boston n'en veut pas entendre parler, Boston craint pour le trafic de son port et la prospérité de la Nouvelle-Angleterre, le jour où ces 40 % de la population des Etats-Unis tributaires des Grands-Lacs, produisant 75 % des céréales du pays, riches en minéraux et en industriels, envoyant chaque année vers l'est plus de 200 millions de tonnes de marchandises, ne passeront plus par son intermédiaire. Boston craint l'indépendance de cette Chicago qu'elle méprise du haut de ses trois siècles d'existence, et vraiment on peut se demander si la création d'exutoires maritimes à la cuvette centrale américaine ne risque pas de briser l'unité du centre avec l'est et l'ouest. Le grand marché américain pourrait, ce jour-là, devenir un mythe. On se demande d'ailleurs s'il ne s'effondre pas dans l'irréel, déjà aujourd'hui, lorsque l'on suit les plans du docteur Julius Klein, Assistant Secretary of Commerce, pour obvier à la crise actuelle dans les Etats du Sud. Il vise à créer, par l'entente des hommes d'affaires, des unités économiques régionales, par exemple : 1° la plaine côtière atlantique au sud du Potomac; 2° le Piedmont; 3° un ensemble comprenant le Tennessee, le Kentucky et la West-Virginia; 4° la côte du golfe du Mexique et la plaine alluvionnaire du Mississipi; 5° l'Oklahoma et le Texas. Voilà de petits groupes de dimensions européennes, bien nécessaires cependant, parce que leur formation suffit à faire surgir sur un plan régional, l'importance de désirs locaux, par exemple : voir canaliser une rivière ou établir un port. Ces résultats importants pour toute une population étaient auparavant ignorés à cause de l'immensité des intérêts que l'on est habitué à considérer là-bas.

C'est ainsi que l'Amérique se met à l'école de l'Europe et des plus petits qu'elle; l'heure a-t-elle donc sonné pour que l'Europe abandonne ses traditions afin de suivre un plan idéal, qui n'a pas fait ses preuves?

Combien frappante d'ailleurs fut aux Etats-Unis la révélation des divergences d'intérêts douaniers à la discussion du dernier projet? Qui oubliera de sitôt le discours prononcé par le sénateur Borah de l'Idaho, le 26 septembre 1929 : « Sénateurs de l'Ouest, disait-il, ici est le seul corps constitué dans le gouvernement où l'on ait quelque chose de semblable à de l'égalité. Le seul corps constitué où l'on ait quelque apparence d'égalité dans la décision des politiques économiques du pays, pour les intérêts industriels comparés aux intérêts agricoles. Nous ne pouvons celer

le fait qu'il existe un conflit économique dans la situation actuelle. Les intérêts industriels sont naturellement hostiles à des droits protecteurs sur les produits agricoles ou sur les matières premières... Ils sont naturellement désireux d'avoir leurs matières premières et leurs produits alimentaires libres de tous droits. Mais il y a ici une immense nation, une nation colossale aux intérêts incroyablement variés... Nous, gens de l'Ouest, nous sommes dans un pays qui se développe, un pays qui grandit. Nous sommes ce que cette nation était aux jours de Clay et de la Sécession... et l'on nous demande d'abdiquer le soin de nos intérêts dans les mains d'une commission dont les membres sont dominés par des préjugés, des intérêts et des politiques dont rien ne les fera démoder... »

Tel est le ton des débats que soulève le règlement de la politique douanière d'un aussi grand marché. Il y a toujours des territoires qui se considèrent lésés; que serait-ce dans de vieux pays où les intérêts économiques se doublent de vieilles rivalités, et peut-on croire que la paix gagnerait à rencontrer ce nouveau brandon de discorde?

* * *

Que pouvons-nous conclure de ces quelques constatations, sinon que la circonspection est de rigueur en d'aussi délicates matières, et qu'il n'y a rien de plus sûr que les chemins battus, en l'occurrence le vieux système des traités de commerce? Quelle est cette obstination à oublier que les meilleurs alliés économiques d'un vieux pays, riche en bras mais non en matières premières, sont ces pays neufs, peu outillés où l'immigration installe des consommateurs aux désirs peu compliqués, et que la mer met à nos portes? Pourquoi oublier que les exportations se soldent très largement en marchandises importées et qu'il faut traiter de préférence avec ses fournisseurs?

Si la surproduction ferme aujourd'hui tant d'usines, est-ce faute d'un marché intérieur? Pourquoi les Etats-Unis seraient-ils les plus frappés, dans ce cas? N'est-ce pas plutôt parce que les meilleurs marchés sont sabotés par une organisation internationale, dont le but est de prouver la déficience du capitalisme et dont le siège est à Moscou?

Il semble bien que la première situation à régler soit celle de ces grands marchés. S. E. P. E. S. vient de consacrer à cet objet une bien intéressante brochure et le « Dumping Soviétique » est un bon sujet de méditation pour tous les théoriciens occidentaux.

En tout cas, M. Briand ne paraît pas avoir eu tort de mettre le point de vue politique au premier plan de son projet fédéral, laissant les réformes économiques plus exclusivement à la S. D. N. Pour le moment, seuls les pactes économiques de petite envergure paraissent viables, et après tout, pourquoi ne pas se ranger au conseil de Wladimir d'Ormesson (*Revue de Paris* du 15 octobre 1929) et constituer un Locarno économique? A coup sûr, une entente économique des signataires de ce document serait bienfaisante pour l'Europe.

BARON SNOY D'OPPUERS.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des idées

L'Ommegang du Sablon

La reconstitution adaptée et idéalisée du célèbre Ommegang de 1549, qui se déroula devant l'infant d'Espagne, le futur Philippe II, et Charles-Quint, est un événement archéologique, folklorique, artistique trop important pour n'être pas signalé ici, entre la date de la deuxième sortie, 10 août, et celle de la troisième, 7 septembre.

Il n'y a qu'une voix à Bruxelles pour rendre hommage à tous ceux qui ont collaboré à la préparation et à l'exécution d'une telle œuvre, et tout particulièrement à l'éminent directeur du Service des recherches historiques et folkloriques de la province du Brabant, M. Albert Marinus, à l'inépuisable dévouement du président du Comité exécutif, M. l'abbé François Desmet, vicaire au Sablon, à M. Des Marez, archiviste de la ville de Bruxelles, et à tous les artistes qui ont prêté le concours de leurs lumières et même de leurs mains.

C'est un travail gigantesque qui a été persévéramment poursuivi pendant dix-huit mois dans les ateliers où il fut si pratiquement centralisé et qui a été couronné par un éclatant succès. L'idée ne manquait pas de hardiesse. Il s'agissait, en effet, de déployer sous les yeux du public, à l'occasion du Centenaire national et du 550^{me} anniversaire du Grand Serment Royal et de Saint-Georges, un tableau synthétique de la vie sociale de la cité bruxelloise parvenue, au XVI^e siècle, à son apogée.

Activité économique, et commerciale, organisation de la commune, administration civile et judiciaire, folklore et mœurs du peuple, défense militaire, vie intellectuelle et artistique, vie sportive — qu'on excuse l'anachronisme —, régime politique, vie religieuse : tous ces éléments constitutifs de la cité bruxelloise ont été représentés avec une si exacte fidélité, sous des aspects si pittoresques, dans une si harmonieuse unité que la succession des spectacles nous a donné une vision d'ensemble de la société bruxelloise et belge de l'époque commémorée et revivant sous nos yeux.

D'avoir réalisé cette résurrection d'art et d'histoire par la science et l'habileté est un tour de force qui commande l'admiration sans réserve. A quelles recherches d'archives, à quelle exploration documentaire il a fallu se livrer pour retrouver les modèles authentiques de cette multitude de costumes, et d'étendards, et d'instruments ! Quel labeur pour les reproduire ! Quel art pour les agencer ! Quel monde à mobiliser pour tenir tous ces rôles, remplir tous ces emplois ! Quelle armée de figurants ! Il n'y a que le pur idéal patriotique, l'amour de la grande et de la petite patrie qui ait été capable de susciter un dévouement à l'épreuve de difficultés apparemment insurmontables.

Ce qui ajoute au mérite des organisateurs, c'est que le public, peu éclairé en général, n'a pas salué d'un enthousiasme assez fervent des reconstitutions dont le sens précis lui échappe et qui ne font pas battre son cœur. Il réalise difficilement cette idée que ses lointains ancêtres repassaient devant lui, que ce magnifique passé évoqué sous ses yeux est une page glorieuse de son histoire à lui.

* * *

L'Ommegang est d'origine religieuse : c'est la procession de la paroisse en l'honneur de son patron, procession populaire où le profane ne tarda pas à se mêler au sacré. Bruxelles en avait trois dans ses trois plus anciennes paroisses : Saint-Géry, Saint-Michel, Saint-Jean-Baptiste (Molenbeek). Les jurés des métiers et du magistrat y prenaient part. A mesure que grandit la commune affranchie, l'ommgang se développe, gagne en importance, s'incorpore les différents éléments de la cité enrichie.

Au XIV^e siècle, l'Ommegang du Sablon éclipse tous les autres, il deviendra le prélude obligé de la Kermesse, il ne cédera sa

primauté qu'à la procession du Saint-Sacrement-de-Miracle, constituée par Marguerite d'Autriche. On a dit que l'Ommegang du Sablon avait été créé par Jean I^{er}, duc de Brabant, pour commémorer la fameuse bataille de Woeringen, du 5 juin 1288, qui, par la conquête du Limbourg, nous affranchit de l'Allemagne comme la bataille des Eperons d'or nous libéra de la France. Mais la chronologie ne s'accorde pas avec cette hypothèse : « la chapelle primitive du Sablon n'ayant été commencée qu'en 1304 et la célèbre statuette de Notre-Dame des Victoires, conservée en ce sanctuaire, n'y ayant été vénérée qu'à partir de 1348. Or, il conste que l'Ommegang du Sablon fut originairement la marche triomphale de la miraculeuse madone.

Institué à cette intention mariale, organisé dans le temple par le clergé, ce cortège essentiellement religieux évolue, au cours des âges, s'amplifiant par la participation des divers corps constitués, s'agrémentant d'épisodes folkloriques qui dégénèrent même en scènes burlesques, et, parfois, licencieuses. L'élément satirique de ces farces, écho des scènes populaires, était la part faite à ce peuple joyeux et bon enfant dont la religion sincère s'accommodait, aux jours de liesse, d'hilarantes bouffonneries.

C'est au XVI^e siècle que l'Ommegang du Sablon atteint au plus haut degré de splendeur et c'est, à la date de 1549, pour honorer la présence d'hôtes illustres, l'infant d'Espagne et l'Empereur, que le plus éblouissant des cortèges défila devant l'Hôtel de Ville où ils avaient pris place, à la galerie ouverte enguirlandée de fleurs et drapée de riches tapisseries. On raconte que ce spectacle enchanteur et réjouissant parvint à dérider le morose Infant et à désarmer la sévérité de Charles-Quint d'abord hostile à l'institution. Puis racontards.

Il ne pouvait être question de rééditer purement et simplement le cortège historique de 1549 dont la description nous a été conservée par un narrateur contemporain. On a suivi le document, qui servait de base, dans ses grandes lignes, en prenant soin d'éliminer tout ce qui était de nature à choquer la mentalité contemporaine, en élargissant le cadre traditionnel par une figuration plus complète des institutions communales, par la glorification des Serments d'arbalétriers.

* * *

L'adaptation s'accuse dès l'ouverture : aux « bandes » de musiciens instrumentistes qui étaient chargés de cet office on a élégamment et opportunément substitué : le *Messager de Paix*, guerrier à cheval caparaçonné, revêtu de la demi-cuirasse, portant la lance avec le fer dirigé vers l'arrière, c'est-à-dire dans l'attitude des messagers de paix d'autrefois. Il était successivement suivi, à quelque distance, d'un groupe de cinq trompettes thébaines, de cinq tambours, de cinq fifres et enfin d'une musique du temps ainsi décrite par M. Marinus dans son *Bulletin* de février 1920 : trois chalumeaux, un alto-pommer, un ténor-pommer, un basse-pommer, un sacquebutte, un cinque, six flûtes d'eunuques et une cornemuse.

L'Ommegang se compose de huit parties : Les Métiers. La Ménagerie et les Géants. Les Chambres de rhétorique. Les Lignages. Le Magistrat. Le Duc de Brabant. Les Serments. La Légende de Notre-Dame du Sablon.

Les Métiers : c'est, bien avant l'avènement de la démocratie moderne, le premier corps de la cité dont ils concentraient la vie économique, qu'ils administrent, pour bonne part, par leurs mandataires, dont ils assurent la défense militaire elle-même, répartis en neuf *nations* pour la garde des sept portes et des deux tours.

La mise en scène de l'institution populaire était admirablement évocatrice, la représentant dans toutes ses prérogatives, la faisant revivre dans toutes ses manifestations, avec les porteurs de « Keersen », les enseignes du métier, un détachement de piquiers, avec les « maîtres », les « doyens » drapés dans leurs grands manteaux écarlates, portant les coffrets aux privilèges et suivis de

hallebardiers. A ce défilé du plus chaud pittoresque succédait le défilé imposant des nations : cavaliers arborant les bannières, porteurs des blasons paroissiaux, doyens des nations avec leurs jurés. Et toute cette cavalcade était rutilante au soleil du bon Dieu.

La partie « gigantesque », qui n'était omise dans aucun Omme-gang du pays, n'a rien qui doive nous étonner, puisqu'elle est à peu près le seul élément que nous ayons retenu. Bêtes et géants ont donc reparu, mais avec des modifications et des tempéraments nécessités par la différence des époques. Nos bons ancêtres faisaient de leurs saints Patrons des surhommes dépassant toutes les proportions et leur vénération, loin de s'en offusquer, y trouvait plutôt son compte. Avec le bon goût qui sied à notre conception religieuse, ces géants-là ont été éliminés. Mais on a vu, formant le groupe des animaux symboliques ou fantaisistes: deux chameaux, la licorne, trois aigles, le dragon, la cigogne qui symbolise la constance, le pélican l'amour, comme la licorne personnifie la noblesse et le dragon la méchanceté. Entourée de piquiers à la ceinture rouge sur leur peau de buffle, à la coiffure de loutre, la gent animale eut un gros succès. Un chœur d'enfants célébrait la gloire des géants précédait Jean de Nivelles, escorté de ses trois chiens; saint Michel, patron de Bruxelles, portant l'épée et la balance avec les poids, symbole de la justice; le cheval Bayard avec les quatre fils Aymon, aux chapeaux écarlates à plumes blanches, brandissant des épées nues, et enfin, la Roue de la Fortune.

Cette section se termine par le char des Châtiments infernaux, dont le rappel était le correctif obligé des liesses populaires. Char flamboyant, la cour de Satan peuplée de diables et de diabolotins, bourreaux des damnés.

Les Chambres de rhétorique qui florissaient en grand nombre au XVI^e siècle étaient de véritables académies qui soutenaient entre elles des joutes de poésie, de littérature, de philosophie et cultivaient l'art dramatique. Elles avaient coutume d'allier à la somptuosité l'originalité la plus piquante. La Chambre de Bruxelles la plus fameuse fut la Guirlande de Marie qui, à la suite d'extraordinaires succès qu'elle avait remportés au Landjuweel d'Anvers de 1561, figura, deux ans après, dans l'Omme-gang du Sablon. Une bonne fortune veut que le Musée Plantin ait conservé dans ses archives une description fidèle du Landjuweel de 1561, qui a fourni aux organisateurs une source précieuse de renseignements.

En tête, les délégation des Chambres brabançonnaises, représentées par leur Prince et son escorte : Les Gillels-Dieu et le Lys de Diest, Le Muguet de Léau, La Rose de Louvain, Le Souci de Vilvorde. A la suite, les Chambres bruxelloises : La Branche d'Olivier, Le Bleuët, Le Livre avec le char illustrant cette idée : *Diffusos la pensée*, dans l'espace symbolisé par une sphère, dans le temps signifié par un sablier. Enfin, *La Guirlande de Marie*.

La Chambre du Bleuët ou Fleur de Blé escorte la Pucelle, personification de la ville, portée sous un dais d'honneur sur un lit-chaise inspiré d'un dessin d'Albert Dürer. Ce groupe d'une ravissante fraîcheur était composé, à l'instar des autres, de l'*Oomke*, le fou, Prince, rhétoriciens à cheval, blasons, chariot à bagages, tonneau, rhétoriciens à pied, hérauts, et derrière la Pucelle un fou à cheval tenant sa marotte.

La *Guirlande de Marie* entourait un char d'une grâce enchantée qui symbolisait la concorde, la charité, la foi, la douceur, l'abnégation, toutes les vertus qui permettent à « l'humanité d'espérer en un meilleur avenir ».

Les costumes des Chambres de rhétorique rivalisaient de variété et de splendeur. Au spectateur qui pouvait suivre du regard le long déroulement en perspective, c'était une féerie qui lui apparaissait.

C'était dans un cadre magique la vie intellectuelle du XVI^e siècle qui se déployait sous nos regards et les fascinait.

Les *Lignages*, dont la représentation aurait dû logiquement suivre les Métiers, puisqu'ils participaient de compte à demi avec eux à l'administration de la cité et à la constitution du Magistrat, les lignages bruxellois, au nombre de sept, étaient originellement des associations de riches propriétaires ou de patriciens, jouissant d'une certaine indépendance relevant chacune d'un échevin et ayant à leur tête un chef.

C'était un groupe imposant, encadré de hallebardiers, escorté de pages dont les costumes formaient les plus chatoyants contrastes.

Le *Magistrat*, comme on disait au XVI^e siècle, répondait à ce

que nous appelons le collège des bourgmestre et échevins. Il y avait alors deux bourgmestres. Le groupe représentait le premier, désigné par les lignages, l'*amman*, qui était en 1550 Jean de Locquenghien, le créateur du canal maritime; le deuxième, désigné par les métiers, chef suprême des Serments, puis les sept échevins, les six conseillers, les six receveurs et le large Conseil composé de vingt-quatre membres désignés en nombre égal par les Métiers et les Lignages. Quel charme de respirer, sur leur passage, l'esprit d'autrefois, imprégné de concorde et de poésie! Quelle différence entre ces splendides manteaux de drap rouge et les uniformes étriqués de nos administrateurs!

L'*Empereur*! Car le duc de Brabant de l'époque, c'est le César du XVI^e siècle, Charles-Quint.

L'*Empereur*, S. A. S. le prince Etienne-Gustave de Croy, l'*Impératrice*, Eléonore de Bragança Portugal, S. A. S. la princesse Eugène de Ligne : groupe équestre où la majesté s'alliait à la grâce. Les précédant, leur frayant un chemin de gloire : le héraut d'armes, les bannières de Brabant, de l'Empire, de Bourgogne, les massiers, les timbaliers, les bannières de Luxembourg, de Hainaut, des Flandres, d'Artois, de Namur, les porteurs des emblèmes impériaux, à savoir le comte Thierry de Renesse, comte Didier d'Aspremont-Lynden, prince Philippe de Croy, comte Gaston d'Oultremont, comte Harold d'Aspremont-Lynden et comte Jean-Simon de Lalaing.

A la suite, dans un sillage de lumière et d'allégresse : les dames d'honneur de l'Impératrice : comtesses de Bousies, de Berlaymont, Régine d'Oultremont, de Lalaing, de Lichtervelde, baronne de Traux de Wardin, M^{lle} de Longueville; puis les chevaliers de la Toison d'Or, les dignitaires de la Cour, ambassadeurs, généraux, gouverneurs, conseillers. Pour finir, trompettes et lanciers.

A l'arrivée sur la grand'place, la grand'garde est sortie de l'Hôtel de Ville et a rendu les honneurs militaires au grand Empereur, acclamé par la foule.

Quelle vision de grandeur et de puissance! Quelle épopée en ce raccourci d'histoire!

Les *Serments*. En réalité, des corporations militaires, cinq à Bruxelles : Grand Serment des Arbalétriers, Arbalétriers de Saint-Georges, Archers de Saint-Antoine, Arquebusiers de Saint-Christophe, Escrimeurs de Saint-Michel. Toutes ces corporations ont été à l'honneur, merveilleusement représentées avec le pittoresque de leurs costumes et de leurs armes. De toute beauté et d'un charme exquis les chars des Patrons des Serments : sainte Gudule et sa lanterne que le diable a beau éteindre, car elle se rallume toujours; saint Georges, armé de pied en cap, terrassant le dragon au moment où il va dévorer la fille du roi de Libye, symbole de la victoire de la foi sur l'idolâtrie; saint Antoine, harcelé par les sept péchés capitaux et victorieux de tous leurs assauts.

A la commémoration du jubilé des Serments les organisateurs fidèles à la tradition, ont associé la partie religieuse, la glorification de Notre-Dame du Sablon. Rappel historique tout indiqué par l'origine même de l'Omme-gang. Chars et groupes ont raconté cette merveilleuse histoire : après l'enlèvement de la statue, en 1348, par Béatrice Soetkens, son transport sur une barque poussée par les anges, complices du pieux larcin, débarquement de la Madone reçue par les arbalétriers dans leur chapelle; édification de l'église du Sablon, joyau d'architecture gothique flamboyante par la Gilde des arbalétriers, en remplacement de la chapelle élevée en 1304 dans le cimetière de l'hôpital Saint-Jean; enfin le transfert de la statue miraculeuse dans la nouvelle église, sous le règne de Maximilien.

Ce cortège, qui est une merveille de reconstitution historique et artistique, se clôturait par le char de la ville de Bruxelles, théâtre de tant de gloires passées, représentée par une femme ceinte de la couronne murale par l'archange saint Michel, à l'épée étincelante par la fontaine du cracheur et par le lion héraldique.

Souhaitons que le grand effort déployé ne soit pas sans lendemain et qu'il marque le rétablissement définitif de l'antique tradition de l'Omme-gang.

J. SCHYRGENS.

La question du pétrole

D'un article du général Pelocier dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes, nous détachons ces extraits :

A l'une des séances du Comité interallié du pétrole, réuni aussitôt après l'Armistice, à Londres, lord Curzon, ancien viceroy des Indes, termina un discours par ces paroles mémorables : « Dès le début des hostilités, le pétrole et ses dérivés se manifestèrent comme le facteur décisif de la guerre. Sans eux, comment aurait-on pu assurer la fabrication de certains explosifs, le mouvement des flottes, l'aviation, le fonctionnement des chars de combat ? Oui, l'avenir dira que les Alliés ont vogué vers la victoire sur un océan de pétrole ».

S'il y a peut-être un peu d'exagération dans cette conclusion, il est indéniable qu'une armée moderne, avec ses formations automobiles, ses avions, ses chars d'assaut, qu'une marine d'aujourd'hui avec ses chaudières au mazout, ne peut se concevoir sans le pétrole ou sans ses dérivés. Un de ceux-ci est indispensable à la fabrication des explosifs ; et on sait le rôle que l'industrie a joué dans la grande guerre : or, sans huiles lourdes, les machines, toutes les machines, faute de lubrifiant, auraient cessé de fonctionner.

En temps de paix, l'industrie, les navires et les machines agricoles, n'ont pas moins besoin des dérivés du pétrole comme combustible et comme lubrifiant ; les automobiles, les avions, les moteurs à explosion utilisent l'essence ; le pétrole, outre son rôle dans l'éclairage qui, depuis l'électricité, a bien diminué, sert encore de désinfectant, pour anéantir les miasmes des étangs dans les pays chauds, d'anesthésique sous sa forme dérivée de rhigolène. Parmi ses autres dérivés, le pentane liquide est employé pour les soudures et le cymogène sert à fabriquer la glace artificielle. Enfin, il n'est pas jusqu'à la parfumerie qui ne les utilise pour les frictions, les crèmes et fards et la pharmacie pour ses huiles de paraffine et sa vaseline.

Le pétrole a pris sur le marché mondial une importance égale et peut-être supérieure à celle du blé et du charbon.

L'honneur d'avoir réalisé la première exploitation moderne du pétrole revient à la Roumanie qui, en 1857, réussit à extraire 2,000 tonnes de pétrole, non pas de puits forés, mais de tranchées, de fosses plus ou moins profondes d'où l'on puisait l'huile au moyen de seaux et autres récipients.

Les Etats-Unis ne tardèrent pas à l'imiter et, en 1859, quelques compagnies tiraient quelque peu de pétrole de schistes pennsylvaniens exploités à l'air libre dans des carrières, au moyen de fosses et de tranchées, comme en Roumanie. Le forage au moyen du trépan, outil tranchant enfoncé perpendiculairement à la surface du sol, était pourtant déjà connu et pratiqué, mais seulement dans les exploitations de sel. A cette date, une de ces exploitations fonctionnait tant bien que mal à Tarentum (Pennsylvanie), mais, par suite d'un tubage trop sommaire, les puits n'étaient pas étanches et, assez fréquemment, du pétrole qui, par hasard, se trouvait à proximité, s'infiltrait jusqu'au sel et le dénaturait. Edwin Drake, employé d'une des compagnies qui s'occupaient du pétrole pensa qu'on pourrait peut-être l'atteindre, plus vite, à meilleur compte et en plus grande quantité, au moyen des puits dont on se servait pour le sel. Il se rendit à Tarentum et s'y renseigna sur la manière d'entamer et de construire un forage. Il parvint à constituer l'outillage strictement indispensable et le petit capital permettant d'entreprendre les travaux. Le point où il enfonça son trépan, bien rustique encore, se trouvait tout près de Titusville, dans ce même Etat de Pennsylvanie.

Le soir du 2 août 1859, l'outil avait atteint la profondeur de 69 pieds et les ouvriers s'étaient retirés, leur journée finie. Quand ils revinrent le lendemain, le puits débordait d'un pétrole d'excellente qualité.

Comparés au coûteux clavier d'instruments de précision des virtuoses du trépan d'aujourd'hui, qui leur permet d'aborder sans appréhensions les plus hardis forages, les rudimentaires et primitifs outils de Drake peuvent faire sourire ; mais, en même temps, ils commandent l'admiration pour l'avisé chercheur qui réussit avec d'aussi misérables moyens d'action. Il est vrai que son puits ne dépassait pas 25 mètres, alors que certains forages atteignent maintenant des profondeurs plus que centuples (1). En somme,

le premier forage fut une aventure heureuse. Non moins heureuses en furent les suites, et l'on sait à quel degré de prospérité inouïe elles ont porté l'industrie du pétrole.

Raffinage et cracking (1). — Le *crudo* issu du puits est un mélange très complexe d'hydrocarbures qui n'est que très exceptionnellement utilisable sous sa forme naturelle pour la consommation. C'est le raffinage qui va le mettre dans un des états qu'exige cette consommation.

Qui dit raffinage, dit distillation. La distillation est la méthode la plus générale pour séparer des liquides de volatilités différentes quand il est possible de les porter, sans les décomposer, à la température de l'ébullition. C'est précisément le cas du pétrole qui, sans subir de décomposition appréciable, peut être chauffé jusqu'à 358°, température suffisante pour extraire du *crudo* l'essence, le pétrole lampant et même le gas-oil.

La quasi-similitude du raffinage et de la distillation s'est longtemps étendue au matériel lui-même et les appareils de raffinage qu'on a employés jusqu'à la guerre en Amérique et en Europe ne différaient guère, sauf pour les dimensions, du naïf alambic de nos vignerons bourguignons et francs-comtois. Dans les deux types on rencontrait les deux mêmes éléments essentiels, la chaudière et le serpent. On a fait mieux depuis. Sans entrer dans le détail des nouveaux appareils, je dirai seulement que la distillation « continue », avec sa batterie normale, est généralement préférée à l'ancienne distillation « discontinue ».

Quels sont les produits que le *crudo* traité par le raffinage est susceptible de livrer à la consommation ?

Produits et sous-produits. — C'est d'abord, — en les citant dans l'ordre hiérarchique des préséances, — l'essence, âme de l'automobile et de l'avion, produit volatil dégagant à la température ordinaire des vapeurs inflammables et très aptes à former avec l'air un mélange carburant et détonnant.

Ensuite, le *lampant*, réclamé par l'éclairage, qui doit monter facilement par capillarité dans les mèches des lampes et brûler avec une flamme claire, mais sans dégager à la température ordinaire des vapeurs inflammables qui ne seraient pas sans danger.

Puis viennent, sous le nom général de *mazout*, les *gas-oil* pour moteurs lourds à explosion à haute pression, genre Diesel ou semi-Diesel, les *fuel-oil*, pour la chauffe industrielle et celle des chaudières des bateaux et le *mazout* proprement dit, qui n'est qu'un *résidu* appelé à disparaître quand le raffinage aura dit son dernier mot et réalisé la perfection idéale. Enfin, pour terminer, les lubrifiants ou huiles de graissage dont j'ai dit plus haut toute l'importance, et toute la série des sous-produits (médecine, parfumerie, etc.).

Les demandes en produits légers (essence, lampant) augmentant de jour en jour et les méthodes de raffinage n'y pouvant suffire, attendu qu'elles donnaient surtout des produits lourds (gas-oil, fuel-oil, etc.), les spécialistes se mirent à étudier la transformation des produits lourds en produits plus légers. C'est ainsi que, il y a quelques années seulement, naquit le *cracking*, aujourd'hui universellement apprécié et pratiqué. En voici l'idée essentielle.

En faisant « craquer » les grosses molécules d'un produit, on obtient les molécules plus petites du produit qui marche avant lui dans l'échelle de la volatilité. Le *fuel-oil* devient donc gas-oil, le gas-oil lampant et le lampant essence. On conçoit toute la souplesse qui va en résulter pour l'industrie du pétrole, désormais susceptible d'adapter sa production à tous les besoins commerciaux.

L'appareil du *cracking* comprend, comme les appareils de première distillation, une chaudière à tubes où l'on porte rapidement à 400 et 500° le produit à traiter. Celui-ci passe ensuite dans une chambre où se produit le *cracking*, ou décomposition, opération exothermique, c'est-à-dire dégagant de la chaleur, mais une chaleur lente. Il faut, pour obtenir cette chaleur lente, que les dimensions de la chambre soient calculées par rapport au débit de l'appareil de manière que le séjour du produit y soit suffisamment long. Il est également indispensable que, pendant toute cette sorte d'auto-coction, les produits restent liquides. Comme cela serait impossible à une température aussi élevée sous la pression atmosphérique normale, on est obligé d'opérer sous forte pression. C'est cette pression qui constitue la différence essentielle entre les appareils de *cracking* et ceux de première distillation.

(1) La plupart des détails qui vont suivre sur le raffinage sont empruntés à la remarquable conférence faite à la *Revue pétrolière*, par M. l'ingénieur de Boulard, un des plus compétents spécialistes du pétrole.

(1) Dès 1909, on dépassait 2,000 mètres. Au commencement de 1920, le record était détenu, avec 2,680 mètres, par le puits n° 1 de la *Oil Company*, dans le West-Texas. Aujourd'hui, le forage du puits de 3,000 mètres est un ait accompli et vient d'être réalisé à Long Beach, en Californie, par la compagnie *Shell*, au puits « Nesa n° 2 ».

Pendant ces quaranté dernières années, le pétrole a fait un bond formidable. La production mondiale, à peine de 80 millions de barils en 1890, atteint, en 1929, près d'un milliard et demi de barils, dont un milliard six millions sont produits par les seuls Etats-Unis, alors que la production française n'est que de cinq cent vingt mille barils.

PRODUCTION MONDIALE EN 1918 ET 1919

	En milliers de barils (1).		
	1918	1919	Différence.
1. Etats-Unis	901,474	1,006,000	+ 104,526
2. Vénézuéla	106,000	137,000	+ 31,000
3. Russie	87,800	103,000	+ 15,200
4. Perse	42,080	45,250	+ 3,170
5. Mexique	50,150	44,688	- 5,462
6. Roumanie	30,600	37,924	+ 7,324
7. Indes néerlandaises	28,500	34,930	+ 6,430
8. Colombie	19,900	20,385	+ 485
9. Pérou	11,970	13,404	+ 1,434
10. Trinité	7,750	8,810	+ 1,060
11. Argentine	8,972	8,800	- 172
12. Indes Anglaises	8,300	8,470	+ 170
13. Bornéo-Sarawack	5,290	5,277	- 13
14. Pologne	5,530	4,993	- 537
15. Japon	1,800	2,150	+ 350
16. Egypte	1,840	1,866	+ 26
17. Equateur	1,090	1,351	+ 261
18. Sakhaline	509	1,100	+ 651
19. Canada	618	1,133	+ 515
20. Irak	650	798	+ 148
21. Allemagne	683	711	+ 20
22. France	520	520	0
23. Tchécoslovaquie	150	93	- 57
24. Italie	43	44	+ 1
25. Autres pays	23	30	+ 7
Totaux	1,322,242	1,488,757	+ 166,515

(1) En langage pétrolier, le *baril* est le baril américain qui vaut un peu plus de 158 litres et l'on compte environ six barils quatre dixièmes au mètre cube.

Les plus Belles Récoltes
- s'obtiennent par le -
Sulfate d'Ammoniaque
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque
Riche-Neutre

Le Comptoir Belge des Engrais Azotés
8, RUE DE SUISSE A BRUXELLES
groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.

VOYAGES HANCIAU FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,84
22, Rue de la Bourse - BRUXELLES
Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives
PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE
OBERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930
enseignements gratuits TOUS SERVICES DE VOYAGES

TOUT POUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE
M^{on} Raph. DAMMAN
71, Rue Berckmans, 71, BRUXELLES
Téléphone : 175,26

MATÉRIEL COMPLET pour Dessin, Peinture, Pyrogravure,
Pyrosulpture, Cuirs et Métaux, Repoussage, Velouté, Sculpture,
Architecture, Tarso-Plastima, Peinture lumineuse en relief.

La seule maison outillée pour la fourniture des Couvents et Pensionnats
PRIX SPÉCIAUX. — EXPORTATIONS.
Le plus grand choix. — Toutes les nouveautés. 589

Galeries BOUCKOMS S.A.
47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE
TOUS LES TAPIS
vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT
Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

45.

L'ERMITAGE
Home pour fillettes
Cures d'air marin.
Site superbe; mer et campagne. - Confort moderne.
Vie familiale. - Leçons facultatives.
OUVERT TOUTE L'ANNÉE
Oostduinkerke-Plage
Téléph. Coxyde 55